



# 442ÈME RUE

Newsletter à géométrie variable et parution aléatoirement régulière

## N° 110

**FUCK YAHVE  
FUCK BOUDDHA  
FUCK DIEU  
FUCK ALLAH  
FUCK L. RON HUBBARD  
JE SUIS ATHEE**

**LEO 442**

**442ème RUE**  
**64 Bd Georges Clémenceau**  
**89100 SENS**  
**FRANCE**  
**(33) 3 86 64 61 28**  
**leo442rue@orange.fr**  
**<http://www.la442rue.com>**

Merci et salut :

Les LEZARDS MENAGERS

K-PUN

PRESIDENT DOPPELGANGER

The CHUCK NORRIS EXPERIMENT

STEFAN (No Balls Records)

The staff at the FREAKSHOW (Essen) & the PITCHER (Düsseldorf)

Les FOSSOYEURS (an award for Kiki ?)

Philippe HEUMANN (l'Angora)

Stéphane GUICHARD & les SOUCOUPES VIOLENTES

11LOUDER

BOOGIE (Beast Records)

M'sieur ZERIC (Trauma Social)

HERVE (Guttercats)

Mister BEATMAN (Voodoo Rhythm Records)

JULIE (Pixhell)

Roy THOMPSON

BETTY & VINCE (Mass Productions)

MARINA (BMK)

RIP :

Ian McLAGAN

Kim FOWLEY

**Lundi 16 février 2015 ; 19:29:34 (Sandy time)**

**La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll**

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), les 1er, 3ème (et éventuellement 5ème) mardis du mois de 21h à 23h.

"Best of 442ème Rue", les 2ème et 4ème mardis du mois, de 21h à minuit.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triagefm.fr>

Stay tuned.



**EL ROYCE : Rise again (CD, Black Desert Records - [www.blackdesertrecords.com](http://www.blackdesertrecords.com))**

Au pays du Hellfest, ou pas loin, difficile de ne pas être atteint par le virus du métal bubonique. D'ailleurs, c'est la même année, 2002, que naissent le groupe et le festival (sous le nom de Furyfest), et si hasard il y a, il fait sacrément bien les choses. Depuis leurs premiers vagissements gutturaux, ils en ont fait du chemin les garnements de El Royce, même si leur discographie peut paraître un tantinet rachitique eu égard à leurs années de service, puisque "Rise again" n'est jamais que leur deuxième album. Ajoutons quand même 4 EP pour lier une sauce épaisse et goûteuse. Au doigt mouillé, El Royce, c'est du métal qui tatane, matiné de stoner qui bourrine. Bref, c'est pas de la musique de fillette, ou alors de la gamine qui chauserait du 47 et qui pratiquerait le kick-boxing avec son ours en peluche. Chez El Royce, les riffs tombent dru, tendance Grosse Bertha volubile, les rythmes avoient sévère, genre Héphaïstos en rogne s'escrimant sur la nouvelle épée d'Arès, les mélodies sont chargées d'ozone, comme un orage tropical éclatant au-dessus de Tchernobyl. Mieux vaut ne pas compter sur eux pour lutter contre le réchauffement climatique. En une seule mesure de leur rock'n'roll brutal et brûlé, ils vous anéantissent un clan entier d'ours polaires, et en une seule chanson, ils vous arrachent une douzaine d'icebergs à la banquise la plus coriace. Une arme de destruction massive je vous dis. A part ça, ces quatre charmants garçons ont décidé de faire oeuvre utile avec leur nouvel album, en nous narrant un petit conte de fée pour embellir nos longues soirées au coin du feu de poubelle. Un album qui se présente comme un road movie. Sauf que, en lieu et place des interminables autoroutes de campagne, l'action se situerait plutôt autour des échangeurs des grandes mégapoles, dont les zones industrielles enfumées remplacent habilement drive-ins bucoliques et motels coquets. C'est beau aussi un soleil qui se couche entre 2 gratte-ciel, tout pareil que quand il s'affale derrière un océan bordant une plage de sable blanc. On a la poésie urbaine chez El Royce, pas la sensiblerie de pacotille d'une vulgaire série télévisée nunuche. Chez El Royce, les sauveteuses en maillot de bain sont zombies cannibales, les surfeurs bodybuildés des fossoyeurs au teint pâle, et les chihuahuas toilettés et manucurés des loups mangeurs d'homme. Mais, à part ça, le fond commun des contes de notre enfance est le même. C'est juste que Perrault, Grimm et Andersen ont été téléportés au 21ème siècle. La machine à explorer le temps, elle marche dans les deux sens.

**ONE LAST SHOT : First gear (CD, Just For Fun Records - [www.olsband.com](http://www.olsband.com))**

Du piston bien calibré (non, ce n'est pas une cochonnerie), de la bielle bien huilée (ça non plus), du carburateur bien décalaminé (pas plus), du vilebrequin bien réglé (au quart de poil), du cylindre bien préchauffé (ah, les préliminaires), du V8 de compétition (à partir de 8, on peut considérer que c'est une partouze, non ?), c'est à ça que carbure One Last Shot. Avec de tels états de service, sont fins prêts pour bouffer du bitume, pour avaler de l'asphalte, pour tripoter du macadam. Un quart de tour, et les voilà partis pour un run salement électrique, méchamment turbocompressé, bougrement speedé. Les limitations de vitesse ? Connaissent pas. Les radars ? Ils les explosent. Les obstacles ? Quels obstacles ? One Last Shot font du rock'n'roll comme les trafiquants pratiquent le go-fast, sous adrénaline, sans se laisser distraire, et si possible sans se faire choper. One Last Shot, c'est du power-métal, du hard'n'roll, du rock'n'stoner, avec la puissance d'un truck racer (à moins de 1200 chevaux, t'es qu'une petite bite), la maniabilité d'un F16, la rapidité d'un top-fuel, dopé au nitro-méthane et boosté au propergol. Ce que leur look de camionneurs sous acide ne fait que confirmer. One Last Shot, c'est Motörhead à OK Corral, l'alliance de la puissance de feu et du défouaillage instantané. Mieux vaut les avoir pour amis que comme ennemis.

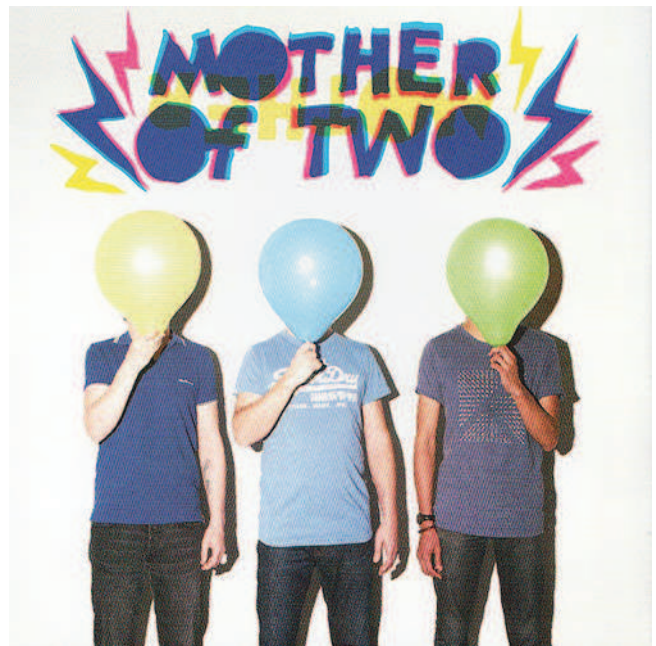
**The CHUCK NORRIS EXPERIMENT : Black leather (SP, Ghost Highway Recordings/Glunk Records/No Balls Records/Pitshark Records/Strange Magic/Dope Productions)**

On comprend que la Faucheuse soit interloquée sur la pochette de ce nouveau single de Chuck Norris Experiment, l'un des meilleurs gangs suédois de ce côté du Styx. C'est que les gaziers ne s'en laissent pas compter et ne sont pas pressés de passer sous sa lame. A preuve cette petite galette d'un beau vinyl orange qui ne laisse pas refroidir le frichti, quelques mois à peine après la sortie de leur dernier album. D'ailleurs, c'est un extrait de "Right between the eyes" qui figure en face A, un "Black leather" qui est déjà devenu un standard scénique de nos vikings préférés. Faut dire que son riff implacable est d'une

efficacité sans faille dans l'ambiance embrumée et houblonnée d'un concert de Chuck Norris Experiment, l'exercice se transformant vite en séance de punching-ball, le groupe dans le rôle du champion poids lourd, le public dans celui de la boule de cuir qui plie, mais ne rompt jamais, sous les calottes répétées. Et puisque Chuck Norris Experiment est avant tout un groupe live (oui, vivant, n'en déplaise à la Faucheuse, encore elle), la face B est dévolue à la reprise du "I got erection" de Turbonegro. Autre titre qui fait les belles heures de leurs concerts, en rappel, en dernier, quand tout le monde frise déjà le KO. Sur scène, "I got erection" est chanté par Chuck Dakota, le bassiste, qui en a également fait une version studio parue en face B du single précédent, début 2014 (avec la reprise du "Where eagles dare" des Misfits de l'autre côté). Ici, parce que les gredins n'allaient quand même pas nous refiler de la seconde main, elle est interprétée par Chuck Ransom, le vocaliste en chef du groupe. Une version à savourer et à déguster, puisque ce sera probablement la seule occasion d'entendre Ransom la maltraiter, Dakota ayant définitivement mis la main sur la version live. A noter le petit speech introductif de Stefan, le boss du label allemand No Balls, laissé sur la boîte vocale du groupe, au sortir d'une soirée qu'on devine bien arrosée. Y a pas à dire, tous ces jeunes gens ont un sens du savoir-vivre inné. C'est pour ça qu'on est fan.

**MOTHER OF TWO : Tiger (CDEP, L'igloo)**

Le trio Mother Of Two s'est spécialisé dans le EP. Celui-ci se présente comme le dernier volet d'une trilogie (comme "Le seigneur des anneaux" ?), et aligne 4 titres d'un rock'n'roll nerveux et tendu, aux confins de l'indie-rock et du pop-punk. Les mélodies sont du genre à vous faire vous gratter le cuir chevelu le matin au réveil, et l'atmosphère générale sent le campus universitaire par une belle soirée de printemps, quand les hormones commencent à se répandre de manière diffuse dans l'air. De là à penser qu'un flirt un peu poussé autour d'un verre ou deux puisse démarrer à l'écoute du bazar, il y a un pas que l'on peut franchir allègrement. Le reste ne nous appartient plus, pas plus qu'à Mother Of Two. Eux ont juste préparé le terrain. Une certaine élégance bohème se dégage aussi de tout ça. Ça doit venir de leurs primes influences pop britanniques, influences poncées au rock'n'roll à guitares américain, histoire d'aligner de petites vignettes de moins de 3 minutes, et d'accrocher l'oreille de l'auditeur plus sensible à l'urgence qu'à la démonstration de force, à la sincérité qu'à l'étalage technique, au feeling qu'au côté factice des choses. Il y a une agréable fraîcheur de ton chez Mother Of Two, de quoi vous réconcilier avec un monde pas toujours bienveillant.



**ABONNEZ VOUS !**

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

### The RHUM RUNNERS : Hawaii south seas (CD autoproduit)

Les Rhum Runners alignent les EP comme d'autres les strikes sur une piste de bowling, avec aisance et confiance. Celui-ci est leur quatrième. Mais, patience, le premier album est en approche, et devrait atterrir sur nos platines dans quelques semaines, compte tenu des variations saisonnières. Les Rhum Runners, si vous ne connaissez pas encore, c'est du rock'n'roll exotique tendance sixties et fortement cuivré. Ils s'inspirent de tout un tas de musiques plus ou moins "folkloriques" pour nous concocter un joyeux foutoir sonore qui nous fait voyager pour pas cher. Ici, on prend le départ à Hawaï ("Ula hop"), on baguenaude à travers l'Europe Centrale ("Cossack walk"), on déambule dans les souks irakiens ("Bagdad beats"), on fait une petite croisière dans les Caraïbes ("Transfusion"), et on termine sur le meilleur spot californien ("Surfin' in the underworld"), tout ça sans sortir de chez soi, en dansant et en éclusant quelques cocktails tropicaux. En prime, les Rhum Runners nous font cadeau du bronzage. Le vrai plus des Rhum Runners, c'est une section de cuivres chatoyante qui vous caresse comme une brise marine au soleil couchant, sans parler d'un piano chaloupé, d'une guitare limpide, d'une batterie sautillante ou, cerise sur le gâteau, d'une contrebasse sensuelle. Les Rhum Runners, l'art de transformer votre salon en île paradisiaque, vos voisins en vahinés, vos voisins en espions haut de gamme. Ils sont forts, très forts.

### PUNKULTURE n° 2 (www.massprod.com)

L'asso Mass Prod est du genre à tenir ses promesses. Au printemps dernier, quand paraissait le n° 1 de Punkulture, toute l'équipe nous annonçait le deuxième numéro avant la fin de l'année. Pari tenu. Même concept, même présentation, et même désir de faire vivre la culture punk (au sens large) sur papier. L'initiative mérite d'être saluée tant il est casse-gueule, aujourd'hui, de se lancer dans la presse écrite, même à petite échelle. D'autant que, bien que je crois l'avoir déjà dit à propos du premier numéro, si la chose est présentée comme un fanzine, ça ressemble foutrement à un vrai magazine. Papier glacé, tout en couleurs, 64 pages, on est loin de l'insignifiante newsletter que je tente tant bien que mal de pondre de mon côté. Au sommaire, une pleine brouette d'articles et d'interviews de groupes venus du monde entier. Au hasard, quelques noms jetés en pâture à votre appétit avide de sensations fortes : Bad Brains, Casualties, Oi Polloi, Buzzcocks, Capaces, Justine, Beer Beer Orchestra, Dezes. Ca a de la gueule, non ? Ajoutez à cela un dossier sur le rock à la Réunion, un article sur l'excellent graphiste Jack Domon (qui signe la couverture double page, superbe), les assos Deviance et Punk Shadow, le fanzine L'Oreille Cassée, les festivals Maloka et Rébellion, et une double page présentant 4 émissions de radio, dont, je le confesse, mes propres turpitudes radiophoniques étalées au grand jour (et ma mère qui croit que je suis clerc de notaire à La Motte Beuvron), ainsi que celles de nos amis de Konstroy, il y a de quoi vous occuper quelques heures d'une lecture instructive. Même si, seul véritable bémol à opposer à la chose, la syntaxe et la grammaire sont parfois assez rock'n'roll, justement. Mais bon, compte tenu du boulot de dingue que ça représente, j'imagine qu'il ne doit pas être évident de pratiquer la relecture systématique. En revanche, du côté des photos, ça cartonne méchamment, ça en fout plein la vue et ça met bien en lumière les groupes, assos et collectifs présentés. Bilan largement positif donc... Allez faire un tour sur le site de l'asso pour avoir tous les détails pratiques (prix et points de dépôt notamment). Et rendez-vous au n° 3 !

### Bo DIDDLEY - Muddy WATERS - LITTLE WALTER : Superblues (CD, Geffen Records)

Ce CD est la réédition d'un album enregistré en 1967. Il s'agit d'un document unique associant 3 des plus grands bluesmen du label Chess de Chicago. En janvier 67, l'initiative du projet semble revenir à Bo Diddley, qui décide d'enregistrer cet album avec 2 autres artistes Chess, qui comptent aussi parmi ses amis proches, Muddy Waters et l'harmoniste Little Walter. Depuis quelques années, les 3 hommes voient leurs carrières respectives subir un sérieux coup de frein. Le blues n'a plus vraiment le vent en poupe, ce qui est paradoxal quand on sait que, au début des 60's, de nombreux groupes anglais, Rolling Stones, Animals, Yardbirds, Pretty Things, entre autres, se revendiquent de l'héritage de ces pionniers. Mais, en cette seconde moitié des 60's, le rock est passé à autre chose, notamment aux dérivés psychédéliques, peu compatibles avec le blues des origines, même si Muddy Waters ou Howlin' Wolf se laisseront convaincre par Marshall Chess d'enregistrer chacun leur album psychédélique. Essai peu concluant, il faut bien le dire. Pour l'heure, les 3 vétérans se retrouvent autour de leur musique de prédilection, le blues, pour un album dans lequel ils réenregistrent quelques-uns de leurs standards respectifs. "Long distance call" et "I just want to make love to you" pour Muddy Waters ou "My babe" pour

Little Walter. C'est néanmoins Bo Diddley qui se taille la part du lion, avec des reprises de "Who do you love ?", "I'm a man", "Bo Diddley", "You can't judge a book by its cover" ou "You don't love me (You don't care)". Les 3 hommes sont accompagnés par quelques autres piliers des studios Chess, le batteur Frank Kirkland, le guitariste Buddy Guy, le pianiste Otis Spann, ou la choriste de Bo Diddley, Cookie Vee, très en verve sur "I'm a man", où elle est à la limite d'atteindre un orgasme en répondant à son chanteur de patron. Manifestement, tout ce petit monde se fait plaisir à réviser ses classiques, le tout étant enregistré live en studio, en un minimum de prises, pour ne pas dire en prise unique. Les 3 maîtres baignent dans leur jus, ce qui nous vaut probablement le dernier vrai album de blues, au sens primal du terme. Après ça, outre que les décennies suivantes vont voir tomber plus d'un de ces pionniers au champ d'honneur, phénomène naturel inhérent à l'âge de tout ce petit monde, leurs successeurs ne retrouveront jamais cette flamme initiale, mâtinant leur blues de tout un tas d'influences qui, si elles ne seront pas toutes désagréables, n'en seront pas moins des altérations indélébiles du grand-oeuvre originel. L'année suivante, Bo Diddley et Muddy Waters se retrouveront pour donner une suite à ce disque, sans Little Walter, mais avec Howlin' Wolf pour le remplacer, avec quasiment le même groupe pour les accompagner, groupe augmenté du guitariste Hubert Sumlin, accompagnateur habituel d'Howlin' Wolf. Mais cette suite n'atteindra pas le niveau du premier disque, Howlin' Wolf ne faisant pas preuve de la même complicité que Little Walter avec Diddley et Waters. Le vieux loup apparaissant même assez terne et pâlichon, ce qui est loin d'être dans ses habitudes.

#### 442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)  
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)  
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)  
Noisabilly - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)  
Class rock - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)  
Lightning pop - White vinyl - 7,5 €
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)  
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7,5 €
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP  
16 tracks)  
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 19,5 €
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)  
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7,5 €
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland  
(CD 12 tracks)  
Roots-rock'n'roll on stage - 15 €
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)  
60's-garage - Black vinyl - 7,5 €
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)  
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 €
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4  
tracks)  
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 10 €
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP  
3 tracks)  
Power punk vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7,5 €
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)  
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 8 €
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)  
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7,5 €
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE  
R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)  
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll -  
Grey vinyl - 7,5 €
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the  
Froggies (CD 24 tracks)  
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's  
first band - 15 €
- RUE 021 = **SPERMICIDE** : Drunk'n'roll (LP+CD 11 tracks)  
High energy power rock'n'roll from France. Covers of Black Flag,  
Chron Gen & Motörhead - Red or clear vinyl - 21,5 €
- RUE 022 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Best of the first  
five (LP 14 tracks)  
High energy power rock'n'roll from Sweden - Dark grey vinyl - 19,5 €
- RUE 023 = **The CHUCK NORRIS EXPERIMENT** : Live at Rockpalast  
(LP 14 tracks)  
Live in Germany. Covers of Misfits and Bruce Springsteen - Downlaod  
code - Black vinyl - 23,5 €



### **K'PTAIN KIDD : Feelin' (CD, Rock Paradise/Rockers Kulture)**

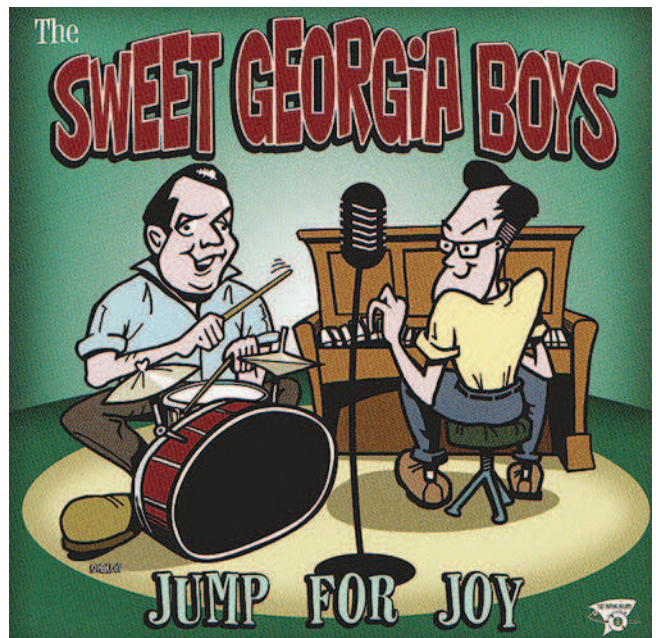
Tony Marlow est un activiste patenté de la chose rock'n'roll. Il est notamment à l'initiative des soirées et des compilations "Rockers Kulture", déclinaisons modernes et frenchy d'une scène rockabilly plutôt guillerette. K'ptain Kidd est son nouveau projet, un trio spécialisé dans les reprises de ce grand bonhomme que fut Johnny Kidd qui, avec ses Pirates, a enthousiasmé les premières années du rock anglais, celles d'avant les Beatles s'entend. Johnny Kidd, né Frederick Albert Heath en 1935, décédé 31 ans plus tard dans un accident de la route, et auteur de 2 classiques, "Please don't touch" en 1959, et "Shakin' all over" en 1960. Tous 2 évidemment repris par K'ptain Kidd sur cet album. Outre Tony Marlow, le groupe est constitué du bassiste Gilles Tournon et du batteur Stéphane Mouffier, qui connaissent parfaitement leur affaire. Et quitte à compléter le trombinoscope des personnages impliqués dans le projet, comment ne pas parler de l'ingénieur du son, j'ai nommé Lucas Trouble, le Kaiser en personne, toujours tapi dans son antre de Chagny, au milieu des vignobles de Saône et Loire. Comme à son habitude, il sort un son cataclysmique de ses bandes analogiques, ce qui n'est pas pour rien dans la dynamique du disque. Notons que K'ptain Kidd possède la même formation en trio que les Pirates, la différence tenant au fait que Tony Marlow est à la fois chanteur et guitariste, là où Johnny Kidd se concentrait sur le chant, ayant délaissé la guitare au profit de quelques fines gâchettes, comme Alan Caddy, Joe Moretti ou Mick Green, selon les époques. L'album propose 12 reprises de Johnny Kidd, ou de titres eux-mêmes repris par les Pirates. Outre "Please don't touch" et "Shakin' all over", on trouve quelques autres standards du groupe, "Feelin'", "Growl", "I'll never get over you" ou "Please don't bring me down". Côté reprises de reprises, on tape chez Bo Diddley, via l'excellente version de Dr Feelgood de "I can tell", chez Ray Sharpe ("Linda Lu"), chez Piano Red ("Doctor Feelgood") ou chez Muddy Waters ("I just wanna make love to you"), la frange plutôt bluesy du rock'n'roll donc. En prime, un inédit signé Marlow, le bien nommé "K'ptain Kidd", pourquoi faire compliqué quand on peut faire simple, et une reprise de l'adaptation française de "Shakin' all over", "Le diable en personne", créée dans la langue de Molière par les Fantômes en 1962, avec une partie d'orgue signée Lucas Trouble, seul morceau sur lequel il s'est incrusté. Un album roboratif et réjouissant qui a le mérite de remettre un petit coup de projecteur sur un Johnny Kidd plein de ressources, et sur des Pirates qui, même s'ils ont connu de nombreux changements de personnel durant leur existence chaotique, n'en ont pas moins vu passer dans leurs rangs quelques fins bretteurs comme le batteur Clem Cattini ou le bassiste Johnny Spence, sans parler du bassiste Nick Simper, futur Deep Purple.

---

### **The KINGCATS : 2 for the money (CD, Foottapping Records) The SWEET GEORGIA BOYS : Jump for joy (CD, Foottapping Records)**

Les Kingcats existent depuis une bonne dizaine d'années, avec une demi-douzaine d'albums dans la besace. Les 2 premiers étant épuisés, ou presque, Foottapping a la bonne idée de les réunir sur un même CD, d'où le titre générique, emprunté à Carl Perkins, bien vu. "Saturday night", le premier, est paru en 2004, "Double 50s", le deuxième, en 2006. Les Kingcats c'est du rockabilly de facture classique, balancé et carrossé comme une pin-up de Vargas. Difficile de ne pas tapoter du peton en les écoutant. D'ailleurs, il semble que leur terrain de chasse favori soit la piste de danse qui fleurit comme primevère au printemps dans la plupart des pubs et clubs qui parsèment les îles britanniques. Des dancehalls qui perpétuent la grande tradition des soirées rock'n'roll et rockabilly depuis près de 60 ans, agrémentant de notes enjouées les week-ends de la classe ouvrière anglaise. D'où l'approche déférente des Kingcats vis-à-vis d'un style musical qui a dû bercer leurs rêves de gloire depuis qu'ils sont minots, et comme ce ne sont plus vraiment des perdreaux de l'année, ça commence à faire des points d'expérience au compteur. Au hasard des plages, on reconnaîtra des ritournelles signées Jerry Reed, Elvis Presley, Gene Vincent, Carl Perkins, Sonny Fisher, Eddie Cochran. Quitte à faire de la reprise, autant taper dans le select. On trouve aussi une petite dizaine d'originaux, signés du chanteur, et guitariste rythmique, Bill Crittenden. Un Bill Crittenden qui a aussi d'autres projets sur le feu, dont les Sweet Georgia Boys, avec une conception radicalement différente du rock'n'roll puisque ce groupe est un duo piano-batterie. Crittenden est cette fois assis derrière les fûts, tandis que Jim Hammond caresse comme un forcené les 88 touches de son clavier. Et le truc est intéressant dans son minimalisme. A l'écoute des 16 titres de leur album, on sent une nette prédilection pour le style boogie de Jerry Lee Lewis, cet amalgame de force tranquille sur les notes graves et de cabrioles déroutantes

sur les touches aiguës. Un Jerry Lee Lewis qu'on ne s'étonnera pas de voir repris 3 fois, dont les incontournables "Whole lotta shakin going on" et "High school confidential". Le grand rival de Lewis, Little Richard, n'est pas oublié avec une version presque sage de "Tutti frutti". Pour le reste, on pioche chez Elvis Presley, Bill Haley, Chuck Berry, Charlie Rich ou Johnny O'Keefe pour la filiation rock'n'roll, chez Papa Lightfoot, Slim Harpo (2 versions différentes de "Shake your hips", dont l'une où le piano est remplacé par un orgue qui n'est pas sans évoquer le grand Jimmy Smith) ou Little Walter pour le versant blues, chez Buck Owens ou Tennessee Ernie Ford pour le côté country, et même chez Duke Ellington (le "Jump for joy" qui donne son titre au disque) pour la frange jazz. Sauf que tout ça est passé au laminoir de l'adaptation piano boogie, ce qui donne carrément une autre couleur à tous ces titres connus et rebattus. On est dans un beuglant de western (où, pour une fois, le piano est accordé), dans un juke-joint du Mississippi ou de l'Arkansas, dans un bouge de Chicago, manque juste le bruit des verres qui s'entrechoquent, l'odeur âcre de la fumée de cigarette, la moiteur de la transpiration des danseurs, les conversations avinées d'un public distrait, voire les gnonns qui volent bas pour un regard de travers ou une main au panier de sa douce pour se croire transporté dans un autre espace-temps, plus rude, plus sauvage, plus primitif que les concerts aseptisés qui sont aujourd'hui notre lot quotidien, avec limiteur de décibels et loi Evin. Avec les Sweet Georgia Boys, on est au plus près de l'os, de la racine, de la soupe primale. Et cette formule piano-batterie, sans les artifices habituels de studio, sans les fanfreluches instrumentales, sans le nivellement sonore par le bas, est foutrement jubilatoire. Le duo serait-il l'avenir du musicien ? Voilà qui serait une belle revanche sur le mercantilisme du business musical actuel.



---

### **IN FUZZ WE TRUST - 60'S PSYCH AND GARAGE LEGENDS SALUTE THE FUZZTONES (CD, Stag-O-Lee - www.stag-o-lee.com)**

1980, New York, les Fuzztones viennent de naître et revendiquent haut et fort leur héritage garage, inspiré des groupes qui, au milieu des années 60, créent ce mouvement, sous influence acide et psychédélique, avec force produits lysergiques. 35 ans plus tard, les Fuzztones sont toujours là, même si seul Rudi Protrudi en maintient la flamme. Des Fuzztones qui, n'ayant jamais rien fait comme tout le monde, nous pondent aujourd'hui ce tribute de conception inhabituelle. Jusqu'alors, la logique voulait que les plus jeunes rendent hommage à leurs aînés. Les Fuzztones ne s'en sont d'ailleurs pas privés au cours de leurs 3 décennies et demi d'activité. Comme le prouve, entre autres, leur album complet de reprises des Sonics en 2006. Les Fuzztones ne se sont jamais privés, non plus, d'inviter quelques-unes de leurs idoles à les accompagner, sur disque ou sur scène. Ainsi, en 2008, on se souvient que Craig Moore, le bassiste de Gonn, a intégré les Fuzztones durant quelques semaines. Aujourd'hui, ce sont les Fuzztones qui ont demandé à quelques-uns de leurs maîtres à penser de leur rendre hommage, à eux. Fallait oser. Et surtout mettre la main sur les survivants d'une décennie qui a payé un lourd tribut à une consommation effrénée de substances pas toujours très bio. D'ailleurs, aucun des groupes

présents ici n'apparaît dans sa formation originale, tous ayant eu à déplorer quelques pertes en cours de route. Il n'y a même souvent qu'un seul musicien pour représenter le groupe, quitte à en acquiescer plusieurs d'entre eux sur une même chanson pour faire bonne mesure. Ainsi, au fil des titres, 18 au total, retrouve-t-on quelques illustres ancêtres s'amusant à reprendre les Fuzztones dans le texte. Pas dépaysés d'ailleurs, vu que le groupe de Protrudi s'est toujours évertué à sonner lui-même comme s'il était né 15 ans plus tôt que son arrivée officielle en ce bas monde. Parmi les invités, saluons comme il se doit des gens comme Davie Allan & the Arrows, les Shadows Of Night (avec Elan Portnoy, guitariste des Fuzztones de 82 à 85, ou Dick Taylor des Pretty Things), Sky Saxon (des Seeds, mort en 2009), les Pretty Things (avec Plasticland, autre groupe néo-garage américain des 80's, et Zacherley, acteur presque centenaire aujourd'hui, spécialiste des séries B d'horreur), Gonn (forcément), les Monks, Electric Prunes (avec Sean Bonniwell de Music Machine, mort en 2011), les Pretty Things, et Arthur Lee de Love, mort en 2006), Question Mark & the Mysterians, Strawberry Alarm Clock ou encore Vanilla Fudge, plus une poignée de groupes nettement plus obscurs, mais pas moins efficaces. En égard aux dates de décès de certains des protagonistes, on aura compris que ce fut un travail de longue haleine, plusieurs des chansons de ce disque n'ayant pas été enregistrées récemment, et que l'idée générale court donc depuis pas mal d'années dans la tête de Rudi Protrudi, un homme obstiné qui est parvenu à ses fins. Ce qui ne peut que forcer le respect.

---

**MONSIEUR PINK : Road is home (CD, Troll's Production - [www.trollsprod.fr](http://www.trollsprod.fr))**

Voilà un groupe qui n'a pas peur de d'afficher ses références. Un nom inspiré de Tarantino ("Reservoir dogs"), une citation d'Oscar Wilde en exergue (en même temps, avec un chanteur irlandais, voilà qui règle d'un coup le choix de la langue), et une profession de foi définitive comme titre de leur premier album ("La route, c'est notre chez nous"), Monsieur Pink affirme ses certitudes et coupe court à tout atermoiement. Entre ironie mordante et authenticité, le groupe se plaît à engranger les dividendes de quelques années d'une formation sur le tas, sans dieu tutéaire ni maître de chantier. Manquerait plus qu'on leur dise quoi faire. D'où cette musique hybride, qui se veut pop (mais pas trop, faut pas déconner), tout en sortant les riffs de guitare à la moindre contrariété, sans oublier que le rock se doit aussi d'être aventureux (sinon, autant rester chez soi à faire des mots croisés), d'où de délicieuses introversions soniques ("Get together", ou la jonction spatio-électrique reliant "I am a stone", le dernier titre officiel du disque, à un morceau fantôme calé bien au chaud tout au fond du fond d'une constellation adamantine). Monsieur Pink ne fait pas spécialement dans la facilité, mais sait trisser d'entêtantes mélodies, tantôt intenses, tantôt légères, au gré des lignes blanches. Equilibre qui pourrait paraître instable au béotien, mais parfaitement maîtrisé par un groupe qui sait où il veut aller. Du moins est-ce l'impression qu'il donne, et il n'y a pas de raison de ne pas y croire.

---

**Roy THOMPSON & the MELLOW KINGS feat. LITTLE LOU : You can't hide (EP, Sleazy Records - [www.sleazyrecords.com](http://www.sleazyrecords.com))**

Dans la grande tradition des revues rhythm'n'blues des années 50 et 60, de celles qui affichaient de sérieuses tendances à lorgner vers le rock'n'roll cuivré, Roy Thompson et ses Mellow Kings ne déparent pas, surtout avec la participation, sur ce EP, d'une Little Lou au timbre qui renvoie aux belles heures des girl-groups d'antan. Du côté de la rythmique (avec contrebasse siouplaît), ça groove de manière torride, du côté de la guitare, ça claque de manière survoltée, du côté des cuivres, ça pulse de manière exubérante, et du côté du duo vocal, Roy Thompson et Little Lou, ça dialogue de manière expressive. On est bel et bien en prise directe avec un rhythm'n'blues organique et vitaminé. Oubliez l'insignifiance des pseudo chanteuses actuelles de "r'n'b" (que ce terme est inapproprié pour qualifier cette muzak de caniveau), et plongez dans les délices sudoripares d'un vraie machine à rythmes, qui vous fait taper du pied et remuer du popotin comme Pavlov faisait saliver ses clébards, avec la malignité d'un sourire charmeur ou d'un petit doigt levé. Pas besoin d'en faire plus, le talent suffit. Et là, du talent, on en a une pleine bétonnière, de quoi construire de la fondation de bunker, pour ne pas laisser passer la médiocrité. Un seul original ("Tears of shame") au milieu de 3 reprises délicieuses, "You can't hide" (Lulu Reed & Freddie King), l'entraînant "Rise Sally rise" (Mickey & Sylvia) et "I gotta have you" (Clyde McPhatter & Ruth Brown, si l'on prend en compte la version duettiste, afin de rester dans le ton du disque), voilà de quoi remettre en lumière ces quelques pépites un tantinet oubliées. Bon sang, que ce disque fait du bien à l'âme et au coeur.

---

**La BANDE A KAADER : La Bande A Kaader (CD, Has Been Mental/Trauma Social/Rusty Knife/FFC Productions/Mai-Morirem Crew)**

Janvier 2015 se termine déjà (au moment où j'écris ces lignes), il est temps d'en tirer un petit bilan. J'ouvre l'enveloppe fatidique, et le "troittoir d'or" du meilleur nom de groupe du monde du punk est décerné à la Bande A Kaader pour son évocation d'une actualité brûlante et révolutionnaire. C'est pas tous les jours qu'on voit des Kalashnikov dans les rues (même pas dans la 442ème), ni l'étoile rouge flottant au vent (même plus sur le fronton de l'ambassade soviétique à Berlin-Est), alors autant en profiter, on ne sait jamais ce que nous réserve l'avenir. Cette joyeuse bande de terroristes punks nous vient du sud de la France, ça s'entend à leur accent, et à leur reprise de "Fais-toi putain" de leurs lointains cousins Tulaviok qui chassaient déjà dans les mêmes vignobles de gros rouge qui tache. Notez bien qu'ils reprennent aussi "Bang ! Bang !" de ce couple de burnes de Sonny & Cher, mais qu'ils n'ont pas pour autant l'accent californien. Ils cachent bien leur jeu les canaillous ! Et puisque révolutionnaires ils sont, ils ne se privent pas d'évoquer quelques points chauds de la lutte armée internationale, l'Espagne de 36, les Cévennes de 1703, quand les camisards taquinaient ce brave Loulou, quatorzième du nom (souvenez-vous, l'état, c'était lui), le Dakota du Sud de 1890 (ou celui de 1973, dans les 2 cas, les Sioux étaient à la manoeuvre pour empêcher les yankees de pacifier en rond), l'Amérique latine de tous les temps, toujours sous pression depuis l'arrivée des Inquisiteurs de tout poil, qu'ils soient religieux, militaires ou politiques. Tout ça n'est pas joyeux yop la boum, mais la révolution n'a jamais été un dîner de gala, et le Grand Timonier en savait quelque chose, d'ailleurs, pour éviter la décadence gastronomique de la Chine, n'a-t-il pas organisé la famine généralisée, au moins, pas de risque de voir les coolies se gaver de caviar ou de riz cantonnais. La Bande A Kaader dynamite son discours à grands coups de street-punk épileptique et de oi! baltringue, histoire d'en faire voir de toutes les couleurs (enfin, surtout du rouge) à tous ces crypto-capitalo-réactionnaires au bord de la crise de nerf rien que de penser au dévissage du CAC 40. On en a connu qui ont fait de l'infarctus pour moins que ça. C'est bien simple, vous lâchez la Bande A Kaader dans les couloirs du Palais Brongniart, dès le lendemain, les annonces du Figaro sont remplies d'offres d'emploi, tant le taux d'AVC chez les adhérents du MEDEF aura connu une courbe ascensionnelle fulgurante. De quoi faire baisser une autre courbe, celle du chômage au sein du grand patronat. Personnellement, je ne crains rien, je suis immunisé à la richesse indécente.

---

**TESTORS : Complete recordings (2CD, Alien Snatch - [www.aliensnatch.com](http://www.aliensnatch.com))**

Les Testors auraient pu ne jamais sortir de l'anonymat de la scène new-yorkaise, à une époque et dans une ville où l'on voyait surgir les groupes punks par paquets de 100. Des Testors qui, s'ils ont tenu bon pendant une demi-décennie, de 75 à 80, n'ont pourtant sorti qu'un unique 45t de leur vivant. A priori, pas de quoi se relever la nuit. D'autant que ce 45t, contrairement à d'autres, n'a pas non plus frappé les esprits au point de devenir culte, et donc de faire entrer ses auteurs dans une légende à géométrie variable. Il aura fallu que l'homme à tout faire des Testors, Sonny Vincent (auteur, compositeur, chanteur, guitariste), se fasse lui-même un nom, bien après la séparation, pour qu'on consente enfin à se pencher sur le passé d'un groupe qui, au final, n'a pas été inactif, loin de là, comme le prouve cette compilation. Une compil qui a déjà connu plusieurs avatars, le plus proche de ce qui nous est proposé aujourd'hui étant le double album vinyl paru sur le label américain Swami en 2003, avec ses 36 titres. Quid alors de cette nouvelle édition ? 2 choses. Primo, il s'agit ici d'un double CD. Deuxio, les allemands d'Alien Snatch ont réussi à dénicher 5 nouveaux morceaux pour compléter un track-listing déjà riche, et justifier encore un peu plus l'appellation "complete recordings". Car il n'est pas dit qu'il traîne encore beaucoup d'enregistrements du groupe, on doit commencer à avoir fait le tour de la question. Les Testors naissent à New York en 1975, composés de Sonny Vincent, du guitariste Gene Sinigalliano et du batteur Gregory Lapina, dit Gregory R. On remarque tout de suite que le groupe n'a pas de bassiste, ce qui les rapproche d'autres allumés qui viennent eux aussi de se former dans les environs, les Cramps. Mais la comparaison s'arrête là. Les Testors, c'est du punk, point barre. Du qui gicle, qui éructe, qui débaroue à 200 à l'heure, qui ne connaît pas la pédale de frein, et encore moins l'usage du compteur (de toute façon, si c'est dans le rouge, ce n'en est que mieux). Au fil du temps, seuls Vincent et Sinigalliano resteront les immuables piliers d'un groupe qui connaîtra 3 incarnations différentes, et qui finira, à partir de la deuxième, par inclure une basse, comme tout le



monde, ou presque. Un groupe qui ne sortira pas beaucoup de New York, squattant plus que de raison le CBGB's ou le Max's Kansas City, comme tout le monde, ou presque. S'autorisant néanmoins une tournée américaine en compagnie des Dead Boys. Je ne vous raconte pas le bordel que ça a dû être sur la route, entre les rails de coke et les petites cuillères sur le réchaud à gaz. Quand on connaît le passé de Sonny Vincent, et celui de Stiv Bators, entre autres (je sais de quoi je parle, pour avoir fréquenté l'un et l'autre, même si ce fut plusieurs années après ces "heures de gloire"). C'est en 1980, peu avant le split, que les Testors sortent leur unique single, "Together" et "Time is mine", sur Bleeker Bob Records, 2 titres évidemment repris ici, c'est un minimum. Par la suite, Sonny Vincent formera une pelletée d'autres groupes, the Extreme, Model Prisoners (un 45t chacun), Shotgun Rationale (plus prolifique, 4 albums), the Dons (un album), the Guevaras, Rat Race Choir (un album) ou les Bad Reactions (un 45t), sans parler d'une carrière solo pléthorique, entamée dès le split des Testors, et qui se poursuit aujourd'hui (avec de nombreux enregistrements effectués avec la crème de la crème des musiciens punks anglais ou américains), sans parler de sa collaboration avec Maureen Tucker, l'ex batteuse du Velvet Underground, dont Sonny est resté le guitariste durant toutes les 90's. Mais revenons aux Testors et à cette compilation. Outre le 45t, elle propose de nombreux enregistrements studio et une demi-douzaine de live. Il y a bien quelques doublons, mais finalement pas tant que ça, Sonny Vincent crachant de la chanson comme un tubard du glaviot. De plus, avec cinq séances studio et trois enregistrements live distincts, il y a de quoi faire la différence parmi les quelques titres proposés en double (un seul ayant été enregistré trois fois, "Time is mine"). L'activisme forcené de Sonny Vincent depuis 40 ans, à la limite du stakhanovisme, a permis à son premier groupe, les Testors, de passer à une postérité certes relative, mais ayant néanmoins généré une conséquente discographie posthume. Nombre de leurs congénères n'ont pas eu cette chance.



#### INTERNET

Chez les anglais de **Dead By Mono**, on annonce la sortie d'un 45t du one man band suédois **Leadfoot Tea**, du trash'n'roll. On aime ça. On aime aussi le titre de ce single, "Underpants hop". 100 exemplaires seulement, y en aura pas pour tout le monde. [www.deadbymono.com](http://www.deadbymono.com) @@@ A l'occasion d'une récente tournée japonaise avec **Guitar Wolf**, les parisiens de **Lipstick Vibrators** ont fait paraître un album à usage local, sur **Attitude Records**, même s'ils en ont ramené quelques-uns dans leurs valises, ce qui nous permet donc de nous en délecter ici aussi. Dans la foulée, le groupe prépare son prochain album, avec quelques titres issus du pressage nippon, augmentés de pas mal de nouveautés. Que tout ceci nous semble bon. [www.lipstick-vibrators.com](http://www.lipstick-vibrators.com) @@@ Se présentant eux-mêmes comme un croisement entre les **Toy Dolls**, les **Wampas** et les **Ramones**, on ne peut pas accuser **Effello & les Extraterrestres** de publicité mensongère. C'est bordélique, foutraque et joyeusement rock'n'roll, normal quoi. <http://effello.com> @@@ **Charogne Stone** est un one man band de Nevers. Sauf qu'il ne joue que de la batterie, tout en

hurlant comme un damné. Ce qui est déjà suffisamment physique comme ça. Croyez-moi, je l'ai déjà vu en concert, en un quart d'heure, il doit perdre autant de poids que s'il faisait le Vendée Globe. Du coup, les guitares sont pré-enregistrées, ce qui le dispense de se faire greffer 2 bras supplémentaires. Le tout vient même d'être enregistré tout court, sur un album. Y a tous les renseignements sur son site. <http://boumcoeurrecords.monsite-orange.fr> @@@ Une petite nouveauté portugaise chez **Deviance**, **Simbiose**. Vous vous doutez bien que c'est pas du fado. Ca se présente comme du crust-grind, et c'est vrai que ça cisaille pas mal. <http://steph.deviance.free.fr> @@@ 3 nouvelles sorties chez **Une Vie Pour Rien**, un mini album pour **Lion's Law**, et 2 albums de démos et de titres rares de **L'Infanterie Sauvage**. Faut que ça oi ! ou que ça dise pourquoi.

[www.uvpr.fr](http://www.uvpr.fr) @@@

<http://fandangorecs.com/adamwest/>

C'est pas parce que l'excellent groupe de Washington DC **Adam West** n'existe plus qu'il n'y a plus rien à en dire. De 1992 à 2008, le gang emmené par son charismatique chanteur **Jake Starr** nous a abreuvé d'un rock'n'roll juteux et énergique, du genre à vous secouer la moelle épinière en un orgasme aussi tellurique qu'une partie de jambes en l'air avec Clara Morgane (en même temps, je dis ça, j'en sais rien, j'ai jamais couché ni avec les uns ni avec l'autre, alors... je me fourre peut-être le doigt dans le nombril). En tout cas, le groupe, même défunt, bénéficie toujours d'une certaine actualité, avec plusieurs disques posthumes venant étoffer une discographie pourtant déjà fort riche. Et puis les ex Adam West n'ont pas pris leur retraite. Jake Starr a formé un nouveau groupe, **Delicious Fullness**, qui a déjà sorti une belle brochette de singles, dans une veine un poil plus garage, mais toujours aussi punk. Quant à Steve et Mario, respectivement bassiste et guitariste de la dernière formation d'Adam West, eux aussi sont repartis à l'assaut de la forteresse rock'n'roll avec un nouveau groupe, **Borracho**, aux éruptions stoner et heavy tout aussi jouissives. Ce site, toujours actif, puisqu'il s'agit en fait d'une page incluse sur le site plus générique de **Fandango Records**, label managé par Jake, permet de se refaire l'historique complet du groupe, avec bio, disco, photos et autres informations qui vont bien. Et puis, sait-on jamais, vu que les margoulins se sont séparés en bons termes, chacun voulant juste explorer d'autres voies musicales, il n'est peut-être pas exclu qu'un jour, une reformation... On peut rêver, ça ne coûte pas cher, c'est comme avec Clara...

[www.jamesbond007.net](http://www.jamesbond007.net)

A l'heure où les premiers tours de manivelle du prochain **James Bond**, 24ème de la saga, et 4ème pour **Daniel Craig**, viennent d'être donnés, c'est l'occasion de parler de ce site, celui du club français de l'agent 007. Pour les non anglophones, vous aurez compris que son intérêt se situe, justement, dans le fait qu'il est en français. Une page du site est évidemment consacrée à l'actualité, presque au jour le jour, du tournage de **"Spectre"**, titre du prochain opus. Un titre qui nous ramène aux premières années de la saga, quand James Bond affrontait cette organisation criminelle tentaculaire, dirigée par **Blofeld** (dont la particularité était, à l'époque, d'avoir été incarné par des acteurs différents à chacune de ses apparitions, **Donald Pleasence**, **Telly Savalas**, **Charles Gray** ou **Max Von Sydow**). Blofeld est un personnage créé par **Ian Fleming** lui-même, qui le fait apparaître dans 3 de ses romans, tandis que, au cinéma, il apparaît dans 6 films. Quant à la distribution de ce nouveau James Bond, outre Daniel Craig, on retrouve le réalisateur **Sam Mendes** (déjà aux commandes de **"Skyfall"**, le précédent), tandis que, côté acteurs, on annonce **Léa Seydoux**, **Monica Bellucci** et **Christophe Waltz**, qui a illuminé de son aura les 2 derniers **Tarantino**. Sur le papier, ça s'annonce détonnant. Le site n'est pas consacré qu'à ce prochain film. Son autre mérite, comme quasiment tous les sites du même genre, est de proposer une encyclopédie en ligne consacrée au héros "so british". Avec les films, les acteurs, les personnages, les romans, le mythe, les jeux vidéos ou les musiques (malheureusement le point faible des longs métrages, étalage d'une variété merdique mais



tellement commerciale qu'elle doit elle-même participer à la promotion du film, alors que le thème de Bond aurait de quoi fournir de beaux arguments sonores à quelques méchants combos bien rock'n'roll, surf ou garage, un voeu pieux, hélas, de ce côté-là, faudra sûrement encore se fader une sombre burne dont le seul mérite sera d'être bankable). Enfin, puisqu'il s'agit d'un club tout ce qu'il y a de plus officiel (parrainé par **Roger Moore** et **Maryam d'Abo**, woaah !), le site rend compte de ses activités. Si ça vous branche, il vous en coûtera 50 € à l'année, offre standard, ou 110 € si vous venez de braquer (ou gagner, ça doit pouvoir arriver même si on n'est pas agent du MI6) un casino. Anyway, un site fort bien foutu et intéressant.



<http://www.ohmygoodness.com/>

Un bon vieux site de cartes virtuelles, à l'ancienne. Ça fait bizarre d'écrire ça à propos d'Internet, un truc qui n'a guère qu'une vingtaine d'années d'existence, mais tout va tellement vite en la matière que je ne sais pas s'il y a encore beaucoup d'amateurs. J'imagine qu'avec les téléphones mobiles (qui servent apparemment à tout sauf à téléphoner), ce genre de site doit être dépassé depuis bien longtemps. Mais, juste au cas où il resterait quelques néandertaliens du réseau mondial, voilà de quoi balancer quelques petits messages illustrés à vos familles/amis/connaissances/ennemis (rayez la ou les mentions inutiles) pour pas cher. Et si les illustrations proposées n'ont pas l'heur de vous plaire, il y a une possibilité de proposer vos propres dessins. Le site paraissant être anglais, et non pas américain, les thèmes se rapportent plutôt à la culture locale. Il y a notamment pas mal de cartes célébrant les vertus du week-end, et la prééminence du vendredi sur le lundi. Pour le reste, les principales fêtes du calendrier restent des incontournables. A vous de jouer, soyez créatif.



<http://www.thedwarves.com/>

Site officiel d'un des meilleurs groupes punks de tous les temps, et je pèse mes mots, les **Dwarves**. Ces types-là, emmenés par le chanteur **Blag Dahlia**, ont largement fait leur la vieille antienne "sex, drugs & rock'n'roll". Pour le sexe, pas de souci, même la plus anodine de leurs pochettes de disques serait capable de provoquer une attaque d'apoplexie chez n'importe quel cul-bénit de n'importe quelle religion que ce soit, ce qui, en soit, leur vaut déjà reconnaissance éternelle pour dynamitage en règle de tous ces dogmatismes à la con qui prétendent régenter nos vies et nous imposer leur point de vue, y compris par les armes. Les Dwarves les emmerdent, et nous avec. Pour la drogue, n'ayant jamais gardé le rail de coke avec eux, je ne me prononcerais pas, mais, vu comment ils se défontent (oups) sur scène, je doute fort que la caféine soit suffisante. Quant au rock'n'roll, c'est une évidence. Une seule chanson des Dwarves vous remue les tripes plus rudement que la discographie complète de U2 (au hasard, y a plein d'autres noms qui me viennent à l'esprit). Les Dwarves, c'est la rage priapique de **GG Allin** alliée à la hargne shootée de **Johnny**

**Thunders** et au déluge sonore de **Napalm Death**, pour résumer et pour faire simple. Pour un dépuceage, ce site est idéal, puisque vous pouvez y trouver de la relation musicale tarifée sous forme de bons vieux disques ou de téléchargement (pour les rondelles qui en ont tellement vu qu'elles ne sont plus disponibles). A part délester vos bourses, les Dwarves vous racontent également leur édifiante histoire, qui s'étale déjà sur 3 décennies, c'est dire s'ils ont de l'endurance, vous fournissent de l'image salace par la magie de la vidéo, sans oublier de vous raconter 25 conneries auto-complaisantes sur eux-mêmes, comme ça, gratos, cadeau, parce que, finalement, ils ont bon fond. Les Dwarves ? Le plus grand groupe de rock'n'roll de ce côté-ci d'Alpha du Centaure ? Perso, j'en suis convaincu. Reste plus qu'à convertir 7 milliards de béotiens qui semblent, eux, ne pas en être persuadés. C'est dur d'être ignoré par des cons.



#### **The HAYRIDERS : Hayridin' (CD, Foottapping Records)**

4 péquenots avachis sur des ballots de paille (clin d'oeil à leur nom), le cruchon de gnôle posé bien en évidence à leurs pieds, les Hayriders font leur la symbolique hillbilly, d'autant que la contrebasse est de sortie, tout comme la guitare acoustique pour assurer la rythmique. Si avec ça on n'a pas un pur disque de rockabilly frappé du sceau de Memphis, je veux bien bouffer mes bottes et mon chapeau. D'ailleurs, les 3 reprises puisées à la source, dans le répertoire d'Elvis, sont là pour nous rappeler où tout a commencé. "Too much", "My baby left me" (pêché chez le séminar Arthur "Big Boy" Crudup) et "A big hunk o love" (sûrement le truc le plus énergique enregistré par Presley du temps de sa splendeur) paient tribut au défricheur en chef. Autour de ce brelan gagnant, ce disque se partage entre une triplette d'originaux (comme l'incisif "So good") et une demi-douzaine d'autres reprises qui font le grand écart entre le hillbilly de Hank Williams ("My bucket's got a hole in it"), le rockabilly, qu'il soit made in Sun Records, décidément ("Do what I do" de Slim Rhodes) ou pas (Ronnie Self, Johnny McAdams) et la country éternelle (Faron Young, Jimmy Dickens et son classique "I got a hole in my pocket"), le tout puissamment capté, avec une contrebasse charmue, une guitare tranchante et les nerfs à vif. Pas si péquenots que ça finalement.

#### **Orville NASH & the GAMBLERS : Honky tonk mood (CD, Foottapping Records)**

Vieux routard du rock'n'roll et de la country (il est né en 1947 dans le New Jersey), Orville Nash, depuis un quart de siècle, se plaît à trouver une seconde jeunesse en Europe, et notamment en France, où ce nouvel album a été enregistré, les Gamblers étant eux-mêmes des musiciens du cru. Orville Nash affectionne particulièrement la formule en trio, guitare acoustique, guitare électrique et contrebasse, celle des Blue Moon Boys d'Elvis Presley ou des Tennessee Two de Johnny Cash. C'est d'ailleurs chez ce dernier qu'il faut chercher la principale influence du bonhomme, avec un rockabilly fortement teinté de country, et le fameux "boom-chicka-boom" de la guitare rythmique, signature exclusive du style de Cash, surtout destiné à pallier l'absence de batterie en appuyant le tempo, en support de la contrebasse. Cet album est aussi dépouillé qu'un enregistrement Sun d'époque. Il fleurit bon le travail dans les champs de coton autant que la déambulation dans les rues de Memphis ou de Nashville, guitare à la main ou sur l'épaule, à la recherche du coin de rue idéal pour se poser, attaquer une paire de chansons, et ainsi glaner quelques dollars pour se payer un sandwich ou un abri pour la nuit. Cette musique sent la terre desséchée autant que le pavé brûlant, elle se burine au soleil d'été et se patine à la chaleur humide d'un honky tonk, elle célèbre le quotidien dans ce qu'il peut avoir de plus futile, de plus joyeux parfois, de plus triste souvent, c'est la musique des petites gens, loin du glamour artificiel des "stars" de papier glacé. Une musique authentique, sincère et ancrée dans la réalité.



**DUCK DUCK GREY DUCK : Here come... (CD, Casbah Records)**

Un disque qui se balance mollement sur son rocking chair par une chaude soirée d'été. Un groupe qui fagotte tranquillement dans un bouge hors d'âge. Un blues qui traînaille nonchalamment le long d'une route défoncee ou d'une voie de chemin de fer à la rectitude douteuse. Il n'en faut pas plus pour vous faire remonter quelques étouffantes bouffées de moiteur sudiste assaisonnée d'une graveleuse fournaise d'industrie nordiste. Dans tous les cas de figure, il vous faudra tracer votre route à coup de machette dans une atmosphère épaisse comme un pancake à la farine de maïs. Duck Duck Grey Duck, en une douzaine de titres, vous font faire d'un seul trait la route New Orleans-Chicago, sans escale, mais en ramassant tout ce qui peut traîner sur le chemin. Le blues des champs de coton, la soul de Memphis, le groove des chaînes de montage automobile, sans oublier le rock'n'roll de Saint Louis ni même le surf cradingue estampillé Minneapolis façon Trashmen. Duck Duck Grey Duck, c'est du tout en un, à picorer morceau par morceau, selon votre propre horloge biologique. C'est aussi un concentré de culture musicale américaine (c'est pas un hasard si on retrouve là-dedans un Mama Rosin, des gens qui, eux aussi, savent doper leur rock'n'roll au gombo, au bayou et à la bidoche saignante). C'est clair qu'il doit y avoir de la paire de fesses qui se trémousse sur le parquet quand les gaziers font rissoler leurs amplis. Essayez de rester insensible au beat punkoïde de "Like a bee", par exemple, un truc qui pique autant à Suicide qu'à John Lee Hooker, un boogie hypnotique et démoniaque qui ne risque pas de rassurer les bigots qui ne voient dans le blues que l'expression de la main-mise du diable sur tout ce qui touche au rythme binaire. C'est ça qu'est bon.

**Marc VILLARD : Harmonicas et chiens fous (Cohen&Cohen - [www.cohen-cohen.fr](http://www.cohen-cohen.fr))**

L'oeuvre de Marc Villard s'ancre définitivement dans l'univers musical, rock si possible. Ce recueil de nouvelles le prouve une fois de plus. 10 courts récits expédiés en 120 pages, je vous laisse méditer sur l'urgence du propos. Dans un style concis, sec, nerveux, Marc Villard se penche sur autant d'histoires de paumés, de marginaux, ou tout simplement d'êtres humains lambda qui voient leur destin basculer en une fraction de seconde, sur une impulsion, d'un claquement de doigt, sans préméditation ni signe annonciateur. Il y a mille façons de devenir meurtrier, par envie, par colère, par peur, par volonté (ça s'appelle de l'assassinat), par accident, par désœuvrement (ça s'appelle du suicide), par omission (ça s'appelle de la complicité), par amour (ça s'appelle de la passion). Un meurtrier en trouvera toujours une pour se dédouaner, ou pas. Marc Villard nous en offre un assortiment représentatif, en un bouquet couleur rouge sang. L'action de toutes ces nouvelles, à l'exception de "Jaurès-Stalingrad", se situe dans un périmètre bien délimité, entre nord-est de la France, Belgique et nord-ouest de l'Allemagne, une région qu'il semble parfaitement connaître, qu'il décrit en peu de mots, en quelques esquisses, suffisantes néanmoins pour nous faire prendre conscience que l'on y est à des années-lumière des paysages paradisiaques qu'on sert à outrance à la ménagère de moins de 50 ans pour lui faire croire qu'elle aussi, avec de la chance, aurait pu se sortir de son morne quotidien. Mais ces paradis ne sont pas pour elle, ni pour aucun des (anti) héros de Villard. Sous sa plume, ces personnages pourraient être vos voisins, avec les mêmes préoccupations terre-à-terre (la bouffe, le loyer, le boulot, ou le chômage, la garde des gosses). Sauf qu'ils ont tous un point commun qui les fait sortir de la platitude, leur amour de la musique. Une musique omniprésente dans ces nouvelles, qu'elle en soit le pivot central, ou juste un décor. Il y a toujours un musicien dans ces histoires, même s'il n'y a pas toujours le beau rôle. Il peut être une victime ou un tueur, un témoin ou un spectateur fantôme, un alibi ou un rouage essentiel, un déclencheur ou un élément neutre. S'il y a une règle, c'est justement qu'il n'y en a pas. Il peut même y avoir meurtre sans qu'il n'y ait ni victime ni assassin, il peut simplement y avoir une intention, ou une idée, ou une crainte, et ça suffit pour faire monter la tension, jusqu'au dénouement, qui peut aussi être heureux, si si. Pas de règles je vous dis. Marc Villard s'y entend pour poser un décor de manière sobre et austère, comme il sait y faire pour vous résumer une histoire personnelle, un à-côté, une alternative, pour mieux éclairer le présent qu'il raconte. Pas de digression, il va à l'essentiel. S'il est utile de revenir sur le passé, il y revient, s'il peut servir son propos de dresser le portrait d'un personnage qui n'apparaîtra même pas dans l'histoire, il le fait, s'il doit dresser un profil psychologique, il s'y colle, sinon, c'est pas la peine. Ce qui est d'ailleurs le principe de la nouvelle. Il n'y a pas de temps pour ne rien dire. Tout doit avoir un sens, une utilité, un besoin. Sur les 10 nouvelles du recueil, 6 sont inédites, les autres déjà parues, dont "Jaurès-Stalingrad" dans une anthologie

consacrée à la Souris Déglinguée. Ce qui nous amène à nous intéresser à la musique abordée dans ces pages. Marc Villard n'a pas collaboré au "Monde de la musique" ou à "Jazzman" pour rien. Globalement, on navigue surtout dans le monde du blues et du folk, même s'il faut parfois emprunter des chemins de traverse. On y entend Muddy Waters, Crosby Stills Nash & Young, Joan Baez, les Rolling Stones, Bob Dylan, Clifton Chenier. On y évoque Chuck Berry, Bruce Springsteen, Willie Dixon, Eddie & the Hot Rods. Ça ne fait pas dans la lavasse NRJ. Si Marc Villard se sent enclin à broder autour de ça, c'est qu'il a lui-même expérimenté les bienfaits de ce genre d'accords grinçants, de mélodies aigres-douces, de rythmes primitifs, sinon, à quoi bon. Vous iriez disserter, vous, sur les mérites physiques de Beyoncé ou de Rihanna ? Moi pas. Il a même fallu que j'aie vérifié sur Google l'orthographe de leurs noms tellement j'étais sûr de me planter (et j'ai eu bien fait, ah ah). Marc Villard ne mange pas non plus de ce pain là. Dans l'accroche en quatrième de couverture, l'éditeur précise que ces nouvelles peuvent se lire comme on écoute un single de 2 minutes. Il y a du vrai là-dedans. Ces pages procurent le même effet percutant et incisif qu'un premier 45t des Stones ou de Dr Feelgood (mono obligatoire), le même effet que les coups d'opinel, de rasoir ou de scie circulaire qu'on peut y recevoir dans ces lignes. Le titre du recueil ne ment pas. Il y a de l'harmonica, et des chiens fous, une meute de chiens fous.

**Johnnie FOX & the HUNTERS : Oi ! Oi ! (CD, Foottapping Records - [www.foottappingrecords.co.uk](http://www.foottappingrecords.co.uk))**

15 ans d'activité pour les teddy boys Johnny Fox & the Hunters (on appréciera le jeu de mots cynégétique), et seulement leur troisième album, on peut dire qu'ils se la coulent douce, du moins en studio, puisque, sur scène, ils restent très actifs. L'Angleterre possède un conséquent circuit rockabilly, ce qui autorise tous ces groupes à tourner sans relâche. Et les pubs sont accueillants en Grande-Bretagne, sans parler des nombreux festivals. Tout ça pour dire que nos énergumènes maîtrisent leur art sur le bout du médiateur, et qu'ils alignent 14 reprises sans barguigner. Des plus évidentes, Vince Taylor (l'inusable "Brand new Cadillac"), Jack Scott (le classieux "Leroy"), Carl Perkins ("Your true love"), aux plus méconnues, Al Downing, Hershel Almond, Lee Denson, Santo & Johnny, en passant par les curiosités, Waylon Jennings (plus célèbre pour sa carrière country, même s'il fut le dernier bassiste de Buddy Holly, échappant par chance à l'accident d'avion fatal au jeune texan), Dean Martin (fallait la faire celle-là), les Clovers (même si "Ting-a-ling" doit plus à la reprise qu'en a faite Buddy Holly), Sam The Sham & the Pharaohs (l'incontournable "Wooly bully", qui perd son côté garage tex-mex pour passer à la moulINETTE de la contrebasse slappée, ce qui lui sied plutôt pas mal), sans oublier les contemporains Matchbox, il y en a pour tout le monde. De la belle ouvrage.

**Les RAMONEURS DE MENCHIRS : Tan ar bobl (CD autoproduit - [www.ramoneursdemenhirs.fr](http://www.ramoneursdemenhirs.fr))**

Troisième volet des aventures musicales et engagées du groupe breton qui mêle énergie punk et musique traditionnelle. Est-il utile de préciser que le groupe est porté par la guitare de Loran (ex Bérurier Noir). Un groupe atypique puisque composé de 2 sonneurs (bombarde et biniou) et d'un chanteur. Qui n'est plus Momo, qui apparaissait sur les 2 premiers albums, mais le nettement plus jeune Gwenael Kere, à la voix plus passe-partout, moins rustique et moins vibrante. Mais on ne va pas chercher la petite bête. Question musique, les Ramoneurs de Menhirs continuent à explorer le champ lexical des différentes formes de danses et de chants traditionnels bretons, pour la plupart inconnus des non initiés, ce qui a donc le mérite de les mettre en avant pour notre édification à tous. On note d'ailleurs que, comme elle l'avait déjà fait sur les disques précédents, la chanteuse traditionnelle Louise Ebrél apparaît sur 2 titres. Par là-dessus, Loran pose sa guitare punk et sa boîte à rythmes furibarde, ce qui nous vaut ce cocktail explosif de trad-punk. Du côté des thèmes d'inspiration, les Ramoneurs de Menhirs sont toujours pleinement en phase de révolte, d'indignation et d'insoumission. Résolument anticapitalistes et altermondialistes, ils dénoncent tout un tas de déviations propres à une société qui place sans vergogne le profit au-dessus de l'humain. Certes, une fois qu'on a dit ça, on a l'impression d'avoir tout dit, mais, au moins, les Ramoneurs de Menhirs mettent en concordance leurs actes et leurs discours, ce qui n'est pas toujours aussi fréquent qu'on pourrait le penser. Après, on peut ne pas être toujours d'accord avec le discours, c'est le propre de la réflexion et du débat. Ainsi, je suis toujours dubitatif quant au soutien palestinien évoqué dans "Ibrahim" (reprise bérurienne). OK ! Les palestiniens morflent sévère sous les



assauts israéliens, mais n'oublions pas qu'ils gravitent aussi de plus en plus dans une mouvance islamiste tout aussi nauséabonde que la mouvance sioniste. C'est un peu comme le conflit syrien opposant Assad à Daech, les 2 partis étant aussi infects, faudrait-il en soutenir l'un plutôt que l'autre ? Les ennemis de mes ennemis ne sont pas obligatoirement mes amis. Hugo Chavez en fut une autre preuve, lui qui s'était rapproché du régime iranien, grand défenseur des libertés comme chacun sait, sous l'unique prétexte que tous 2 étaient anti-américains. Ce soutien palestinien me laisse d'autant plus perplexe que, dans une autre chanson, "Pussy riotal" (en hommage à qui vous vous doutez), les Ramoneurs de Menhirs fustigent justement "les religions monothéistes et leurs valeurs malsaines". Ceci étant, il s'agit somme toute d'un point de détail philosophique qui n'empêche pas, globalement, d'être plutôt d'accord avec le propos général. Pour terminer, signalons que, outre "Ibrahim", les Ramoneurs de Menhirs reprennent un autre titre lui-même repris par Bérurier Noir en son temps, "Makhnovtchina", chant anarchiste ukrainien écrit pendant la Révolution Russe, qui prend tout son sens aujourd'hui, compte tenu de l'actualité. Autre reprise, celle de "Viva la revolution" des Adicts, qui prolonge la relecture de quelques hymnes punks, devenus des classiques, par des Ramoneurs de Menhirs qui n'oublie aucune de leurs racines.

---

#### **ESCAPE : The downfall (CD, Trauma Social/Kanal Hysterik/Blackout Prod/Chanmax Records/Sound Inc.)**

Ca grogne toujours autant dans les caves alsaciennes... Du moins dans celle où répète Escape. Du coup, ça déborde de partout. Ca grogne aussi sur scène. Ca grogne encore en studio, quand le groupe décide de nous pondre un nouveau brûlot de rage incendiaire. Et il n'y a pas que les voitures qui crament sur les berges du Rhin quand Escape se fait entendre. C'est de l'intérieur que ça gronde, là, tout au fond des boyaux, face aux injustices quotidiennes, aux inégalités programmées, au cynisme de tous ceux, gouvernants et financiers, qui préfèrent préserver leurs privilèges absurdes au détriment d'une foulditude qui, par contre-coup, commence elle aussi à gronder, histoire de ne pas laisser Escape s'égosiller tous seuls. C'est pas parce que quelques rides supplémentaires sont apparus sur leurs fronts soucieux que les 4 d'Escape se sont calmés. A la limite, on se demande même si ça ne les aurait pas agacés encore un peu plus. Cet album éructe un punk-rock qui se hardcorise chaque jour davantage. Un punk-rock qui se soucie des décibelmètres comme Poutine de la liberté des peuples ou comme Al-Baghdadi de la condition humaine. Un punk-rock chauffé à blanc par du 220 chargé d'uranium enrichi. Ce quatrième album, avec ses 10 titres, est encore plus ramassé que les précédents, encore plus pugnace, plus agressif, plus radical, sans temps mort. C'est tout juste si le groupe s'autorise un pont ou deux, juste le temps de reprendre son souffle avant de repartir de plus belle, de se niquer les cordes vocales, de se râper le bout de doigts, de s'exploser biceps et triceps en quelques gestes anatomiquement extrêmes. Mais rassurons-nous, s'ils nous prédisent la ruine, c'est bien celle d'un modèle de société dont il s'agit, pas de la leur, pas encore. Tant qu'ils auront quelque motif d'être énervés, ils ne risquent pas de se priver de nous le faire savoir.

---

#### **GUTTERCATS : Beautiful curse (CD, Closer Records - [www.closerrecords.com](http://www.closerrecords.com))**

Groupe au personnel toujours aussi fluctuant, hormis Guts Guttercat, chanteur et guitariste, Guttercats n'en trace pas moins son petit bonhomme de chemin, hors des grands itinéraires surchargés, avec abnégation et foi intérieure. Et de la foi il en faut pour produire un rock'n'roll intègre qui regarde fièrement du côté anglo-saxon de la frontière. Autant dire que pour le succès commercial dans l'hexagone, c'est mort. Quand on chante en anglais et qu'on révère le ban et l'arrière-ban du psyché-rock international (de Roky Erikson, dont Guttercats reprend ici "Night of the vampire", à Nikki Sudden, de Pete Ross à Dave Kusworth, de Dimi Dero à Kevin Junior, pour aligner les quelques références qui me viennent à l'esprit), il y a peu de chance pour que TF1 ou RTL (pour citer les plus putrescents des médias nationaux, mais il y en a d'autres, beaucoup d'autres, trop d'autres) s'intéresse à votre cas, pas assez vendeur coco ! En même temps, Guts Guttercat s'en fout. Lui, son truc, ce sont les mélodies ciselées, les harmonies acides, les orchestrations brodées avec précision. Avec quelques interventions de piano, de violon alto, de saxophone ou d'harmonica, on ne peut pas dire que Guttercats fasse dans la sonorité rock policée, autant d'instruments qui enjolivent gracieusement des chansons tantôt mid-tempo, tantôt capables de belles envolées électriques, "Fire", "Without you I'm nothing", "Way down in Hell" par exemple. Et puisqu'on en est aux compositions,

notons un peu de recyclage. On trouve sur ce disque la version électrique de "Black sorrow", découvert en version acoustique sur le précédent album, auquel la chanson donnait d'ailleurs son titre. La version CD de "Beautiful curse" offre également, en bonus, un "Hot in our trail" que Guts Guttercat est allé exhumer du répertoire de Baby Strange, son groupe précédent. Vue la confidentialité indécente dans laquelle il navigue, il est toujours bon de donner une seconde chance à une chanson quand elle le mérite. Enfin, comme évoqué en ouverture de cette chronique, les incessants changements de personnel amènent Guts Guttercat à rameuter autour de lui quelques musiciens toujours prompts à sortir leurs calibres, comme ici Vinz, ex Holy Curse ou Dimi Dero Inc., aujourd'hui bassiste de Three Headed Dog, ou Gérald Coulondre, vieux grognard de la scène rock française (Rock'n'roller, Stratagème, Banlieue Est), actuel batteur des Jones. Il y a là de l'expérience au mètre carré. Indispensable au bon rendu sonore de la musique de Guttercats. Un troisième album qui confirme tout le bien qu'on pensait déjà du groupe... ou de Guts Guttercat.

---

#### **11LOUDER : Joy of living (SP, Deep Inside/Boobs Records)**

Dijon n'est pas que le pays du kir et de la moutarde, même si le mélange des deux peut donner un cocktail suffisamment impétueux pour accoucher d'un groupe comme 11Louder (réviser votre petit "Spinal tap" dans le texte original pour comprendre de quoi il retourne). Si vous vous êtes jamais demandé ce que donnerait le croisement du punk-métal de Motörhead avec le speed-métal de Peter Pan Speedrock, le rock'n'roll buriné de Turbo AC's et le métal-garage charnel des Hip Priests, on ne doit pas être loin du résultat final avec 11Louder. Entre la voix torchée au 12 ans d'âge de Punk, rejeon bâtarde d'Elvis et de Lemmy, les guitares abrasives et décapantes, la rythmique orgiaque et incendiaire, sans parler de l'ambiance luxurieuse qui sous-tend tout ça, on n'est sûrement pas entre gentlemen ici, à philosopher sur les mérites comparés de la féodalité et de la démocratie, mais plutôt entre sales gosses qu'on aurait invités à une soirée SM échangiste (n'ont-ils pas, sur un de leurs précédents disques, claqué un hommage affirmé à une certaine reine du fouet et du cuir ?). 11Louder, c'est du velu (et je ne parle pas que de la pilosité tropicale de Martin, le guitariste), du couillu, du pulpeux, bref, du bonheur sérial à l'état pur.

---

#### **Andy Dale PETTY : Frick's lament (CD, Voodoo Rhythm Records - [www.voodooorhythm.com](http://www.voodooorhythm.com))**

Plus qu'un one man band, Andy Dale Petty perpétue la tradition des troubadours, ou plutôt, puisqu'il est américain, des hobos qui parcouraient, il n'y a encore pas si longtemps, le continent d'est en ouest et du nord au sud, parfois en montant clandestinement dans un train de marchandise, le plus souvent à pied, s'arrêtant dans chaque ville, dans chaque village, et tenter d'y gagner quelques dollars pour subsister. Les bluesmen furent ainsi d'infatigables musiciens itinérants, mais les tenants d'une folk-music honnête et droite ne furent pas en reste. Et c'est justement dans la musique folk qu'Andy Dale Petty puise son inspiration. S'accompagnant alternativement d'une guitare (6 ou 12 cordes) ou d'un banjo, Andy Dale Petty écrit des chansons à propos de tout et de rien, d'un rêve, d'un de ses ancêtres, d'un asile psychiatrique en ruine. Car l'homme ne se contente pas de faire des reprises, comme c'est souvent le cas dans le genre (il n'y en a d'ailleurs que 2 sur les 12 titres de cet album, son second), il préfère de loin composer ses propres standards, qui le deviennent par la force des choses, en les interprétant inlassablement, dans la rue, en faisant la manche, dans les bars ou les clubs du monde entier. Le voyage dans le sang, Andy Dale Petty ne pouvait évidemment pas rester confiné à l'intérieur des frontières américaines, aussi vaste que soit le pays, il lui fallait traverser mers et continents pour assouvir sa soif de rencontres et d'expériences. Ce disque en est une synthèse, enregistré pour partie chez lui (oui, il a quand même un chez lui, indispensable pour se ressourcer de temps en temps), en Alabama, et pour partie en Italie, lors de l'une de ses fréquentes étapes européennes. L'occasion pour lui qui, habituellement, aime à se produire seul, de partager sa musique avec un batteur discret, ou avec un second guitariste, qui n'hésite pas à électrifier son instrument. Andy Dale Petty n'aborde pas du tout le travail en studio comme il conçoit ses errances musicales. Heureusement. Il s'agit, là encore, d'explorer de nouvelles facettes de cette musique folk qui n'en finit pas de se renouveler sans jamais rien perdre de son souffle pionnier. Andy Dale Petty est à la fois un bluesman blanc et un folk-singer noir, dans l'esprit du moins. Avec un tel pedigree, il ne pouvait qu'échouer sur Voodoo Rhythm Records, le dernier refuge des décalés, des associés musicaux, des aventuriers sonores.

**FLAYED : Rejects from the flayed (CD autoproduit)**

Dans le numéro 108 de cette estimable feuille de chou, je vous tartinai une petite chronique du premier album de ce groupe, Flayed. Aujourd'hui, c'est au tour d'un truc balancé vite fait par un gang qui semble ne pas vouloir perdre de temps en digressions vaseuses et se rappeler à notre bon souvenir le plus souvent possible. En fait, ce EP est constitué de 3 titres laissés de côté lors de la sortie de "Symphony for the flayed", l'album sus-mentionné. Pourquoi décidèrent-ils de se séparer, provisoirement, de ce brelan de chansons qui n'auraient pourtant pas fait tâche sur le dit album ? Mystère ! Les voies musicales sont parfois tout aussi impénétrables que celles du vieux barbu sénile qui, paraît-il, nous attend là-haut un de ces jours. 3 titres où l'on retrouve la même inspiration hard-rock vintage, avec cet orgue brinquebalant, assaisonnée d'épices stoner fortes en bouche. Il eut été dommage de ne pas profiter de ces miettes oubliées qu'on ne peut définitivement pas qualifier de rogatons. En sus, Flayed nous offre 2 titres acoustiques, pour nous montrer de quoi ils sont aussi capables quand EDF se met en grève, un inédit, "Novel", et la version débranchée d'un titre de l'album, "Machine fun". Ambiance feu de camp en plein désert, au milieu des serpents à sonnette et des tarentules, avec les cactus en sentinelles, c'est toujours mieux qu'un jamboree crypto-fasciste chez les scouts.

**COOKINGWITHELVIS : Fireman (CD, Bullit Records - www.bullitrecords.com)**

Décidément, Elvis n'en finit pas de se réincarner. Quand ce n'est pas en lui-même (si l'on en croit le nombre de témoins l'ayant vu sortir d'un quelconque fast-food dans les bleds les plus improbables d'une Amérique qui en a fait son apparition préférée, avec les petits hommes verts), c'est en des sosies de pacotille (baladez-vous 5 minutes sur le Strip de Las Vegas et vous en croiserez plusieurs dizaines, ils sont même plus nombreux que les touristes japonais), ou en des chanteurs qui, à leur manière, tentent d'en ressusciter l'esprit (de sel, je ne sais pas, de beurre de cacahuète, sûrement), et tous ne sont pas d'insipides tentatives de clonage. Elvis Sanchez, ci-devant chanteur de CookingWithElvis, est l'un des derniers en date, rejeton oublié d'une partouze mémorable entre King Kurt et les Leningrad Cowboys, et abandonné à la naissance sur une plage de la Costa Brava. Il y a de quoi vous forger le caractère. Et puisqu'il était écrit qu'il devait être le nouvel Elvis, nouvel Elvis il est donc. Après s'être entouré d'un trio de musiciens qui, à leur manière, pourraient être les Blue Moon Boys du 21ème siècle, et d'un duo de chanteuses n'ayant rien à envier à des Sweet Inspirations divisées par deux (pour le nombre, pas pour le talent), voilà notre Elvis Sanchez lancé à l'assaut de son destin. Et l'on est bien obligé de constater que la mafia parisiano-hispanique s'en sort plutôt bien, CookingWithElvis n'étant pas sans rappeler les exactions tout aussi décalées d'El Vez, l'auto-proclamé Elvis mexicain qui, avec ses Memphis Mariachis et ses Lovely Elvettes, nous régale depuis 20 ans de son héritage royal. Avec CookingWithElvis, on a la même décoction de rock'n'roll enivrant, de rhythm'n'blues malin et de soul aguicheuse, une revue qu'on singulièrement décapante (suffit de mater les illustrations du livret pour s'apercevoir que l'humour n'est pas la moindre de leurs qualités). La différence, chez CookingWithElvis, se situe dans les textes, puisqu'une partie de ceux-ci sont puisés chez quelques littérateurs qu'on n'aurait pas vraiment pensé voir un jour associés à l'image du King, ni à la sulfureuse réputation du rock'n'roll. William Butler Yeats, Wystan Hugh Auden, Joachim du Bellay ou Richard Brautigan sont ainsi mis à contribution et fournissent de la rime pas franchement miséreuse, on s'en doute. Niveau musique, en revanche, c'est tout fait maison, pas de reprise, pas de repiquage, pas de retouche, et pas de made in Memphis, Nashville ou Hollywood. L'hommage, c'est bien, mais on a aussi son savoir-faire. J'espère voir ça un jour sur scène, ça doit valoir le déplacement.



**E-ZINE**

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.

**OZ ONE : Decode and decrypt (CD, Craze Records - www.crazerecords.com)**

Nouveau disque d'un groupe plutôt discret, même s'il existe depuis 15 ans et qu'il a déjà sillonné l'Europe entière avec son ska-reggae punkoïde. 5 titres pour un EP qui se promène tranquillement au milieu de ces styles, avec une préférence pour les couleurs cuivrées d'une section du même métal, et des mélodies qui célèbrent le dilettantisme propre aux rythmes chaloupés. Le plus drôle, c'est que sur la superbe pochette (hommage à "L'homme de Vitruve" de Leonard de Vinci), ils ont plutôt tendance à afficher leurs racines urbaines, paraboos, skate, chope de bière et guitare électrifiée, ou franchouillardes (je vous renvoie au verso, autre hommage, plus pinardier, à Leonardo, non, pas la tortue ninja... quoi que...). Un chouette petit EP qui complète une discographie encore assez maigrelette, mais, comme on dit : patience et longueur de temps...



**DEAD HORSE PROBLEM : Dead Horse Problem (CD, Beast Records)**

Une nouveauté qui n'en est pas vraiment une, puisqu'il s'agit de la réédition en CD du premier (et à ce jour unique) album de Dead Horse Problem. 2 titres bonus ayant été ajoutés aux 10 primitivement parus en vinyl. Dead Horse Problem, c'est l'autre groupe de Boogie, le chanteur de Head On, les 2 groupes grenouillant d'ailleurs dans les mêmes eaux saumâtres qui, du fond des bayous louisianais aux berges sauvages d'un Mississippi indompté, arrosent un blues déglingué, gorgé de gnôle frelatée et gavé de po' boys à la crevette. Le blues de Dead Horse Problem doit autant aux errances rurales d'un Junior Kimbrough qu'aux fulgurances urbaines d'un Hound Dog Taylor. D'ailleurs, comme les Houserockers du guitariste aux 12 doigts, 11 après s'être fait sauter l'auriculaire droit un soir de beuverie carabinée, Dead Horse Problem n'a pas de bassiste, mais 2 guitares en compétition permanente pour assurer une rythmique vénéneuse tout en se lançant à l'assaut de bastions erratiques réputés imprenables. Ecoutez "New Orleans 1996" par exemple, où le groupe est soutenu par un saxophone free lance qui joue les électrons libres, et où Boogie dégage sa voix la plus sépulcrale, qui le fait passer pour un Dr John armoricain. Le blues de Dead Horse Problem est également biberonné au rock'n'roll salement électrique qui doit beaucoup au binaire australien (une obsession chez Beast), au point d'inviter une paire de guitaristes venus tout droit des antipodes, Dave Butterworth (Double Agents) et Julian Poulson (Green Mist). Quant à la caution sudiste, c'est à Memphis que Dead Horse Problem est allé la chercher, en reprenant le "Straight shooter" de Reigning Sound, furieux combo garage punk qui fait se télescoper 12 mesures et 2 accords en une déflagration plutôt juteuse. Dead Horse Problem ne pouvait guère trouver meilleurs esprits tutélaires pour émerger du blues primal.





**J'AURAIS VOULU... : Sur nos routes (CD, Contre-Choc/General Strike/FFC Productions/Kanal Hysterik/Trauma Social)**

J'Aurais Voulu... être un rebelle pour ne croire qu'en moi, et surtout pas en ceux qui voudraient m'obliger à croire en eux. J'Aurais Voulu... être tatoué pour pouvoir m'exprimer à travers le seul espace de liberté qui me reste, mon corps. J'Aurais Voulu... me souvenir de tous mes meilleurs moments, passés, présents, à venir. J'Aurais Voulu... avoir des amis pour la vie, plutôt que des amis virtuels d'un jour. J'Aurais Voulu... être amoureux pour avoir encore quelques illusions. J'Aurais Voulu... marcher pour ne pas crever sur place. J'Aurais Voulu... être moi-même pour ne pas être ce que tous les autres voudraient que je sois. J'Aurais Voulu... être un héros, un vrai, un de ceux qui se sont aussi battus pour moi. J'Aurais Voulu... être fou, responsable de mon propre destin. J'Aurais Voulu... être plein d'espoir, croire en un futur qui n'existe pas. J'Aurais Voulu... être le gardien des clés et pouvoir passer de l'autre côté des murs qui me retiennent prisonniers d'une société qui n'a plus d'humaine que le nom. J'Aurais Voulu... être punk pour m'évader d'un seul riff, d'un seul accord, d'un seul rythme fondamental. J'Aurais Voulu... avoir un frère avec qui partager plus qu'un gorgeon ou deux. J'Aurais Voulu... être libre pour pouvoir combattre la part d'ombre qui nous enferme au milieu des autres. J'Aurais Voulu... être Lola, la rude girl sans futur, sans lendemain qui chante, sans grand soir inopportun. J'Aurais Voulu... l'or et l'argent pour mettre de la couleur dans cette grisaille ambiante. Mais Je n'Aurais pas Voulu... être J'Aurais Voulu... qui font ça très bien.

---

**Gil RIOT : Felicity Road (CD, Beast Records)**

**Elli DE MON (CD, Pitshark Records - [www.pitshark.com](http://www.pitshark.com))**

C'est le retour des auteurs-compositeurs-interprètes aux confins d'une scène rock indépendante par ailleurs plutôt électrique. De quoi poser ses valises, souffler un instant, et se requinquer avant de retrouver les grandes chevauchées épiques. Le breton Gil Riot, malgré un nom évoquant une émeute, pratique un folk-blues langoureux et serein. Ex accompagnateur d'Orville Brody (country-folkeux rennais), ex membre de plusieurs groupes inconnus de nos services, Gil Riot vole aussi de ses propres ailes. Avec cet album, au titre évocateur, la félicité étant effectivement au rendez-vous, Gil Riot semble s'être téléporté au beau milieu des grands espaces américains, des espaces plutôt désertiques où seuls les coyotes et les scorpions lui servent de public. Album à l'atmosphère acoustique sur lequel Gil Riot distille son art sur des guitares à 6 ou 12 cordes (parfois jouées slide), sur un banjo, sur une mandoline, dans un harmonica, et sur lequel il est accompagné d'un groupe minimaliste, un bassiste, ou plutôt contrebassiste sur la majorité des titres, un batteur, qui use parfois d'artifices quand il tape sur un flight-case de guitare ou sur un saladier en bois (sic), un clavier de ci de là, une pedal-steel sur un morceau, ce disque est voluptueux à souhait, langoureux à l'envi, introspectif en diable. Une invitation au calme, à l'apaisement et au bien-être.

Chez l'italienne Elli de Mon, le propos est un tantinet différent, l'horizon aussi. Chez elle, les rives du Gange ont remplacé celles du Mississippi et les râgas indiens les accords du blues. Outre sa guitare, la belle n'hésite pas à jouer aussi du sitar ou de la dilruba (sorte de luth aux cordes frottées), c'est dire si l'on aborde d'autres contrées, d'autres rivages. Ceci étant, le fond reste le même, celui d'un voyage initiatique et musical, voyage s'inscrivant dans un double tour d'horloge, puisque le disque est conçu comme un concept-album temporel, prenant son envol au crépuscule pour se terminer le lendemain en fin d'après-midi. Passant de l'ombre à la lumière comme on passe d'un état à l'autre. La nuit, avec sa progression dynamique, semblant plus propice à l'éveil que le jour, qui n'en finit pas de s'éteindre lentement jusqu'au "Requiem for J" final, instrumental et angossant. A priori, présenté comme ça, avec ses références indiennes, l'étonnement peut être de mise, surtout si, comme moi, le sitar vous rappelle affreusement les égarements hippies des 60's, pas ce que le rock'n'roll a adopté de mieux dans sa quête perpétuelle d'aventure. Heureusement, à l'écoute, la chose possède un véritable esprit blues, la guitare reste l'instrument sur lequel s'appuie avant tout Elli de Mon, avec une batterie simplissime, en formule one woman band, les instruments traditionnels indiens, fort discrets, n'étant là que pour souligner le dessein si nécessaire. Pour amateurs de folk-blues, plus que pour adeptes de méditation transcendante.

**COLD COLD BLOOD : From mud to blood (CD, Beast Records/ Limoges Records)**

Cold Cold Blood est le nouveau projet de Fabien Bréart, qu'on avait connu bassiste des Lost Communists, avant de devenir naufragé solitaire en one man band sous le nom de I Am A Band, et qui vient donc de repiquer au truc de groupe avec ce trio. Un parcours aussi sinueux que sa musique puisque, à chaque fois, c'est un nouvel aspect de ses talents qu'il nous propose. Ici, il est planté devant le micro, sa guitare à portée de main, et il a écrit toutes les chansons (à l'exception de "One way street", reprise de Mark Lanegan). Quant à ses 2 acolytes, on retrouve parmi eux Alfred Dixon (on aura du mal à me faire croire que c'est son vrai nom, ou alors c'est un heureux hasard), ex batteur des Lost Communists, et Aurélien Terrade, multi-instrumentiste touche à tout qui est capable de troquer une contrebasse contre un orgue ou un piano jouet selon l'inspiration. L'inspiration, justement, celle qui soutient les 9 titres de cet album, est d'humeur plutôt nostalgique, mélancolique, crépusculaire. Une inspiration bluesy qui émane des rives du Mississippi, le long de la frontière liquide qui épouse les méandres de la route 49, au coeur du pays du maïs et du coton, chez les métayers pauvres, blancs ou noirs, qui ne peuvent que pleurer leur misère sur des guitares rafistolées, dans un nuage de poussière ou les pieds dans la bouillasse. Le temps des héros légendaires, des vagadonds, des mendiants, des oubliés du rêve américain qui ne voulaient plus trimer pour des clopinettes et pour des fermiers devenus grands patrons de multinationales de l'agro-alimentaire. Tous ces bons à rien, tous ces traîne-savates, tous ces damnés qui n'eurent d'autre solution que de prendre la route vers des ailleurs pas forcément plus reluisants, quand, tous les chemins menant finalement au Mississippi, ils ne les ramenèrent pas chez eux, après avoir passé des pactes douteux avec quelque diabolot facétieux. Une fois cet axiome énoncé, faut bien reconnaître que Cold Cold Blood ne s'est pas formé dans le Delta, mais au bord de la Vienne, ce qui n'est pas forcément plus glamour, et que nos 3 hobos sont bien trop jeunes pour avoir tapé le boeuf avec le moindre arrière-petit-fils d'esclave. Mais là n'est pas l'essentiel. L'important, c'est l'esprit plus que la lettre. Que Cold Cold Blood électrifie son blues (écoutez-moi la coda reptilienne de "Cold as the river") procède de la même démarche que celle perpétrée par les quelques aventuriers qui préférèrent les taudis de Chicago ou Detroit aux mesures des plantations. La différence ne tient qu'à la forme, pas au fond, qui est le même pour tout le monde, le patriarche noir de la Yazoo River ou le blanc bec du Limousin.

---

**HITS : Hikikomori (CD, Beast Records - [www.beastrecords.free.fr](http://www.beastrecords.free.fr))**

Brisbane, ville paumée le long de la côte est australienne, une ville que l'on ne fait que traverser sur la route de la Grande Barrière de Corail (à voir avant qu'elle ne disparaisse à cause du réchauffement climatique), Brisbane, ville maussade comme il en existe des milliers à travers le monde. Brisbane, qui a pourtant vu naître, à 40 ans d'écart, 2 des groupes les plus enthousiasmants de la scène punk-blues mondiale, les Saints et les Hits. Ce sont ces derniers qui nous intéressent aujourd'hui avec la sortie de leur deuxième album (Beast s'apprête même à ressortir le premier qui n'était paru qu'en Australie). En France, on avait découvert ce groupe grâce à un EP déjà édité par Beast. Hits, c'est une explosion punk-blues qui vous égratigne l'entre-jambe, vous rabote les tripes et vous suture le lobe frontal en de féroces giclées de pure adrénaline. Un chanteur charismatique et épileptique, deux guitaristes (deux demoiselles) furibardes qui griffent leurs instruments façon Catwoman en chaleur et leurs cordes vocales genre harpies vengeresses, un bassiste lourdement armé pour affronter une division entière de hussards, un batteur qui doit avoir appris son métier au sein d'une tribu de bûcherons mal dégrossis, laisseriez-vous sortir votre petite soeur, votre cousin germain ou votre grand-mère avec ce gang de païens débauchés ? Non ? J'en étais sûr. Et c'est tant mieux, ça nous permet de garder bien au chaud le secret de leurs exactions mécréantes, de nous délecter de leurs élaboussures âcres, de savourer leurs perversions orgiaques et foudroyantes, et de nous extirper, extatiques, de leur maelström emphatique. Les Hits jouent vite, fort et sauvage, tout ce qu'il faut pour redéfinir le terme même de rock'n'roll, en redessiner les contours, mouvants et fluctuants, en réécrire la genèse tant les nouveaux évangélistes en ont fait une guimauve informe et sans saveur. Avec les Hits, on retrouve les miasmes d'un terroir pas encore soumis à la pollution pop. Ils sont tellement sûrs d'eux qu'ils n'hésitent pas à s'approprier le "Shadowplay" de Joy Division et le tartiner de leur verbe brutal et intransigeant, loin des froides peurs primales de l'original. C'est ça aussi le sacerdoce du rock'n'roll.



### **HUMMINGBIRD : Prisoner (CD, Beast Records)**

Héritier d'une longue lignée de duos guitare-batterie (mais pas que, une basse et quelques claviers se font aussi entendre sur ce disque, qu'en est-il sur scène ?), Hummingbird nous vient du sud de la France, Nîmes pour être précis. La localisation géographique est utile puisque, à l'écoute de ce premier album, on pourrait croire le groupe arrivé tout droit du sud des Etats-Unis, aussi bien des régions moites et humides du sud-est que des contrées sèches et arides du sud-ouest, selon le morceau qu'on écoute. La musique du duo oscille entre blues ténébreux, folk assombri ou rock granitique. La voix de Sylvain Arnaud est grave, profonde, éraillée, rapiécée au silice du désert, tapissée à la glaise des arroyos, une voix qu'on entend généralement sortir de gorges jazzy ou bluesy, fussent-elles blanches. Quant aux guitares, elles sont alanguies, grimaçantes, obsédantes, comme dans l'attente d'une délivrance qui ne vient jamais, bande-son d'un film cauchemardesque qui ne connaîtrait fatalement qu'une fin dangereuse. La batterie est à l'avenant, déroulant ses roulements en une marche implacable, façon régiment d'infanterie à l'assaut d'une colline hérissée de 12.7, autant dire que l'espoir d'en rattrapper frise alors le zéro absolu. Si la musique peut parfois être rédemtrice, ce n'est pas le cas de celle de Hummingbird. Elle revient sans cesse harceler l'auditeur, comme la houle déchaînée vient se briser sur les rochers, pour mieux renaître au reflux suivant, et repartir à la conquête du moindre gravillon arraché à la falaise. La musique de Hummingbird n'a rien de l'éclat chatoyant et du vol virevoltant du colibri dont le groupe a pris le nom, elle ressemblerait plutôt au vol et au plumage inquiétants du vautour ou du condor à l'affût de leur pitance en putréfaction. Malsain, certes, mais tellement attirant.

### **LA BASTARD : Ooh la la bastard (CD, Beast Records)**

Ne vous fiez pas aux apparences, et encore moins à ce que déclare ce groupe sous la foi du serment rock'n'rollien. Si La Bastard prétend être un groupe surf, je ne serai pas aussi catégorique. Certes, il y a bien de la guitare twangy à gogo dans ce disque. D'accord, il y a bien du rythme océanique dans ces titres. OK, il y a bien de la mélodie entraînante dans ces sillons. Mais, malgré ça, on est bien loin des Beach Boys ou de Duane Eddy. Et ne voyez rien de péjoratif dans mes propos. Primo, parce que je suis un indémodable amateur de surf-music, et que les frangins de la plage ou le rebel rouser font définitivement partie de mon panthéon personnel (entre beaucoup d'autres). Secundo, parce que le combo australien est bigrement orgastique avec sa manière iconoclaste de triturer le surf. Au hasard, prenez le morceau d'ouverture, "Beaten down", et son agréable ritournelle. Vous la collez entre les pattes d'un Phil Spector, vous la faites chanter par un girl-group frétilant, et elle n'aura plus rien de surf (déjà que là elle n'en a guère les atours), elle deviendra une foutue pop-song à l'efficacité redoutable. Du genre à vous vriller le cortex, à s'y incruster sans vergogne, et à vous faire chantonner la turlurette partout où vous irez, au risque de vous faire passer pour un demeuré dans votre entourage. En même temps, comme vous vous en fichez comme de votre première berceuse, il n'y aura pas mort d'homme (ni de femme, respectons la parité). Tiens, comme La Bastard, 2 gentils damoiseaux, 2 charmantes demoiselles, on ne peut pas faire plus mixte. Pour en revenir au surf, ne vous affolez pas, il y en a aussi sur cette galette. Le débaroulant "Get up get out", le physique "Timorese ninja", le déluré "Cold rainy night" ne sont pas là pour faire des confitures, mais bel et bien pour affronter les rouleaux des mers du sud (et plus au sud que l'Australie, ça devient difficile, après on attaque l'Antarctique, où le climat est nettement moins propice aux galipettes aquatiques, sauf si l'on est une baleine ou un manchot empereur, mais j'en connais peu qui se risquent sur un surfboard). C'est juste que La Bastard n'est pas que ça, un groupe de surf. Mais plutôt un groupe de rock'n'roll, au sens plus généraliste, avec une tendance prononcée pour la glisse océane, c'est tout. Mais ce qui ressort de tout ça, ce sont surtout les fragrances millésimées, late 50's, early 60's, et les chantournures estampillées, entre rock'n'roll, exotica et garage, en un savoureux cocktail au shaker, pas à la cuillère. Hou la la !

### **SLIM WILD BOAR & his FORSAKEN SHADOW : Slim Wild Boar (CD, Beast Records)**

Mais jusqu'où Slim Wild Boar s'arrêtera-t-il ? Sur son premier album, le bonhomme (par ailleurs chanteur du groupe punk the Decline !) était seul, en one man band. Sur le deuxième, il s'adjoit les services du guitariste Forsaken Shadow. Sur le troisième, c'est un batteur, Skinny Kid qui fait passer le truc en trio. Aujourd'hui, avec ce quatrième opus, le groupe est devenu quintet avec l'arrivée d'un bassiste et d'un clavier. Sans parler des invités, un violoniste, un

trompettiste et un banjoïste. Slim Wild Boar évolue dans la même veine musicale que celle de ses débuts, une country-folk parfois bougrement gaillarde, d'autres fois plus cafardeuse, de temps en temps plus distanciée. On me dirait que les chansons furent composées dans une cabane délabrée au fin fond d'une forêt agonisante, répétées autour d'un feu de camp, sur les berges d'un fleuve indolent, avec le clapotis des vaguelettes venant se briser sur un champ de galets, et enregistrées dans un château en ruines, hanté de surcroît, que je ne serais même pas étonné. On perçoit dans ce disque toute la solitude d'un paysage sauvage, toute la déshérence d'une activité économique révolue, toute l'éternité d'une âme en peine. On y sent le parfum d'un automne perpétuel, on y voit la lueur blafarde d'une journée brumeuse coincée entre aurore et brune, n'ayant jamais quitté l'une, ayant toujours arboré l'autre, on y entend le silence pesant d'une vie sur le déclin, on y goûte l'amertume d'un fruit blet, d'une eau stagnante, d'une terre cendreuse, on y touche du doigt le péril qu'il y a à rester en marge, à ne pas vouloir suivre l'instinct qui, pourtant, est censé nous animer depuis que la survie fut inscrite dans la première molécule d'ADN.

### **SHIFTING SANDS : Beach coma (LP, Beast Records/Spooky Records)**

De Brisbane, Australie, nous arrive ce groupe, Shifting Sands, dans lequel on retrouve une paire de transfuges de SixFtHick. Mais là s'arrêtent les analogies. Autant SixFtHick est plutôt adepte de mélodies musclées, autant Shifting Sands se prête plutôt aux ambiances laid-back, retenues, éthérées. Guitares acoustiques, pour l'essentiel, claviers intimistes, chant enfumé de cabaret et chœurs aériens, on ne peut pas dire que le groupe se pique de vouloir rivaliser avec la dernière sensation métal, pas même punk, ni garage. Shifting Sands respire le calme, la tranquillité, l'indolence, avec un folk à forte accointance psychédélique, quelque part entre les harmonies délétables à l'anglaise, genre Pentangle, et les arômes désertiques saturés d'ozone à l'américaine, genre Devendra Banhart. Suffit juste d'ajouter la sensibilité australienne d'un groupe originaire d'une ville à l'écart des grands centres urbains du sud-est du pays, d'une ville définitivement tournée vers la mer, avec son lot de pensées chamaniques et de questionnement intérieur, pour se retrouver avec un disque qui s'adresse d'abord à l'âme, avant de s'intéresser au corps, un disque pour les jours de pluie, pour les moments de cafard, pour les instants suspendus, un disque qui ressasse le côté nébuleux des choses, même s'il y est aussi question de filles, de petits amis, voire de surfeurs. Mais tous sont dans des situations précaires, en équilibre instable, au bord de la rupture, à la limite du point de non retour, et on ne voit guère comment leur redonner espoir. A moins que, tout là-bas, tout au bout, la petite flamme qui vacille ne soit le point d'ancrage auquel se raccrocher pour mieux rebondir, se ressaisir, et, finalement, faire en sorte qu'il y ait encore au moins un lendemain.

